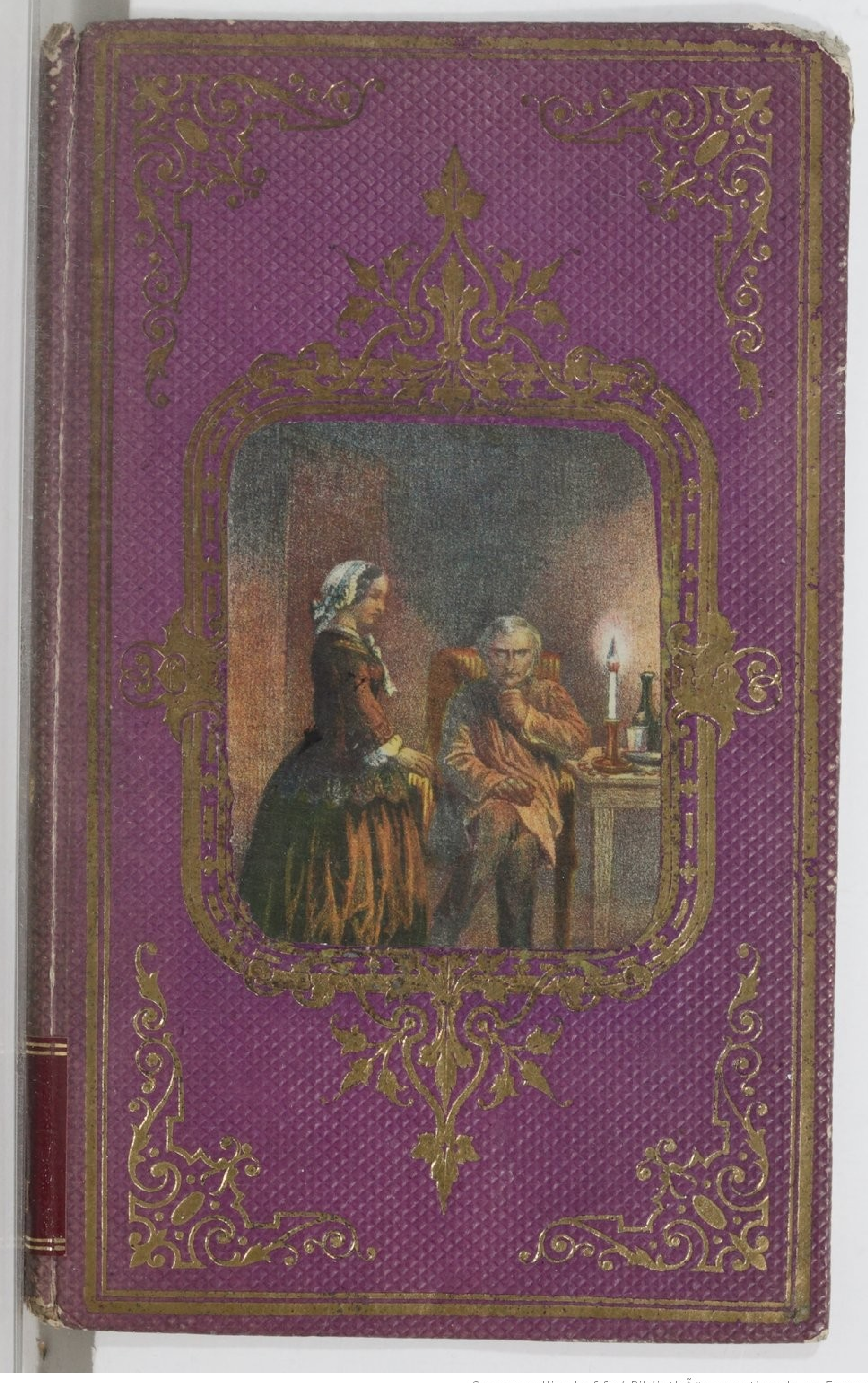
Paul et Marie ou Les fruits d'une bonne éducation traduction de M. l'abbé Macker



Paul et Marie ou Les fruits d'une bonne éducation traduction de M. l'abbé Macker. 1867.




Institution

de Mme Cahuzac

DISTRIBUTION DES PRIX

3e Classe, 1re Division.

1er Prix de Géographie

décerné à Melle L. Ferté

Le 17 Août 1867.

33, Bourg la Reine

Elie Gauguet, libraire-éditeur 12, rue Cassette, à Paris, Maison spéciale de Distributions des Prix

Impressions diverses pour maisons d'éducation

BIBLIOTHÈQUE

MORALE

DE LA JEUNESSE

PUBLIÉE

AVEC APPROBATION



Nous demeurâmes tous trois comme attachés à cette tombe chérie que nous arrosions de nos larmes.

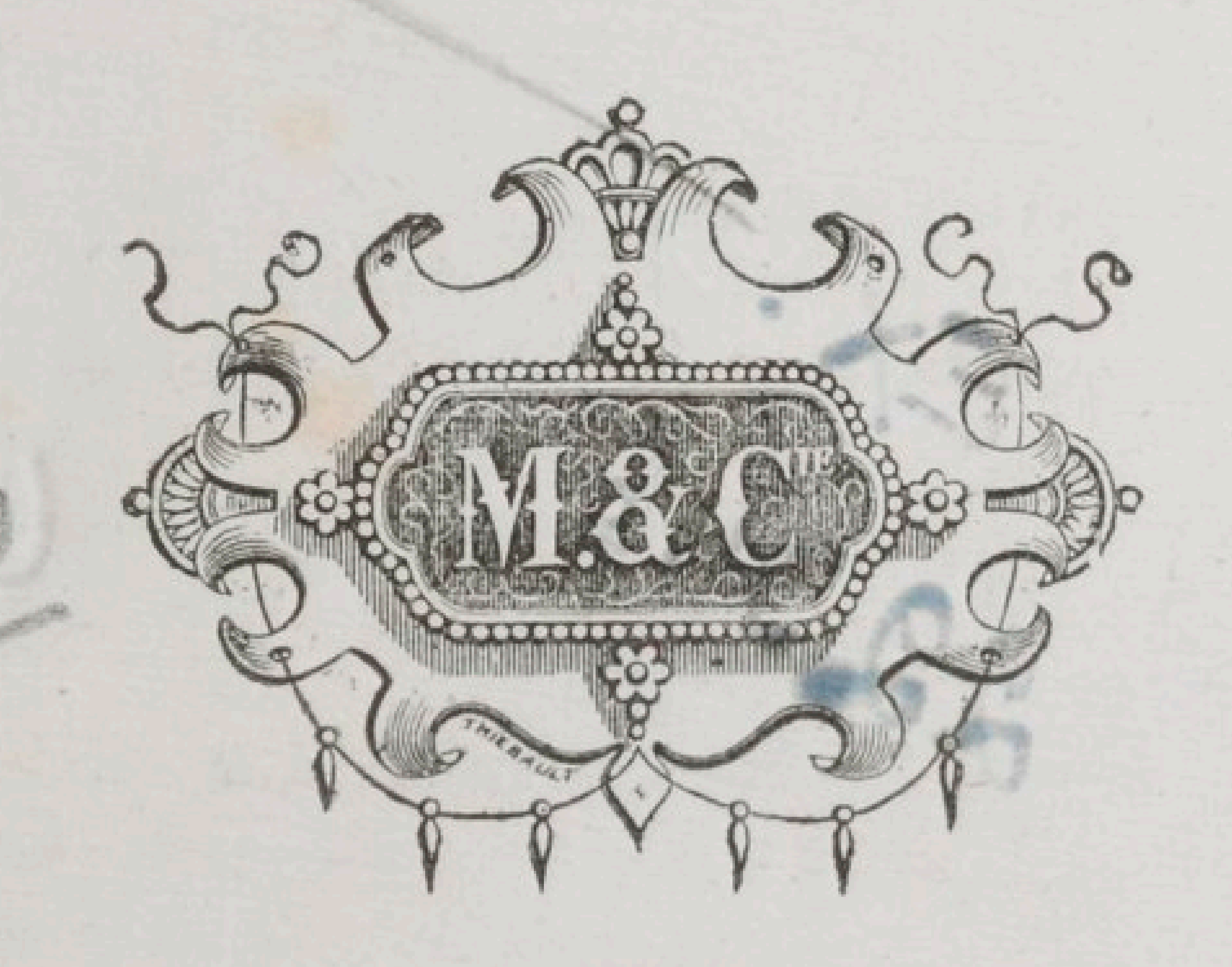
PAUL ET MARIE



OU

LES FRUITS D'UNE BONNE ÉDUCATION

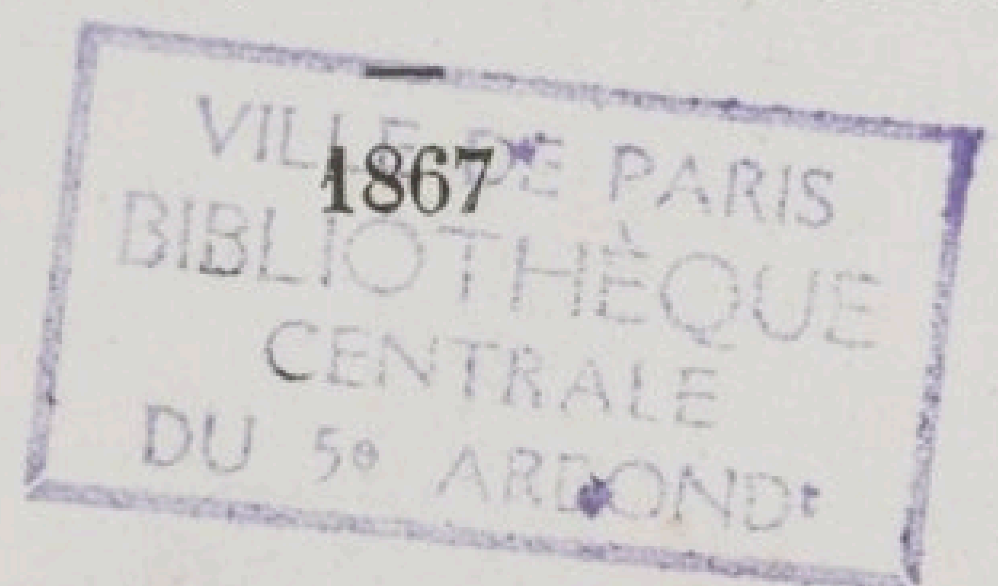
TRADUCTION DE M. L'ABBÉ MACKER



ROUEN

MÉGARD ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1867





Les Ouvrages composant **la Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont été revus et **ADMIS** par un Comité d'Ecclésiastiques nommé par MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

L'Ouvrage ayant pour titre **Paul et Marie**, a été lu et admis.

Le Président du Comité

Sicard

Archip. de la Metrop

AVIS DES ÉDITEURS.

Les Editeurs de la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont pris tout à fait au sérieux le titre qu'ils ont choisi pour le donner à cette collection de bons livres. Ils regardent comme une obligation rigoureuse de ne rien négliger pour le justifier dans toute sa signification et toute son étendue.

Aucun livre ne sortira de leurs presses, pour entrer dans cette collection, qu'il n'ait été au préalable lu et examiné attentivement, non-seulement par les Éditeurs, mais encore par les personnes les plus compétentes et les plus éclairées. Pour cet examen, ils auront recours particulièrement à des Ecclésiastiques. C'est à eux, avant tout, qu'est confié le salut de l'Enfance, et, plus que qui que ce soit, ils sont capables de découvrir ce qui, le moins du monde, pourrait offrir quelque danger dans les publications destinées spécialement à la Jeunesse chrétienne.

Aussi tous les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** sont-ils revus et approuvés par un Comité d'Ecclésiastiques nommé à cet effet par Monseigneur l'Archevêque de Rouen. C'est assez dire que les écoles et les familles chrétiennes trouveront dans notre collection toutes les garanties désirables, et que nous ferons tout pour justifier et accroître la confiance dont elle est déjà l'objet.

PRÉFACE

Le but de ce petit ouvrage est de montrer en quoi consiste la base d'une *bonne éducation*. Un respect filial, un amour sincère envers Dieu, une sainte frayeur de lui déplaire par le péché; en un mot, tous les attributs de la *piété* sont comme autant de plantes dont les germes ne peuvent être déposés trop tôt dans le cœur tendre et impressionnable des enfants, si l'on veut que l'éducation porte des *fruits*.

Les personnages des contes que l'on va lire sont des enfants pénétrés de respect, d'amour et de soumission envers les auteurs de leurs jours, leur donnant toute la

satisfaction possible et devenant la consolation et l'appui de leur vieillesse. Puissent de tels exemples être comme autant de miroirs qui réfléchissent sans cesse aux yeux de la jeunesse la manière dont tout enfant bien né doit se comporter à l'égard de ses parents !

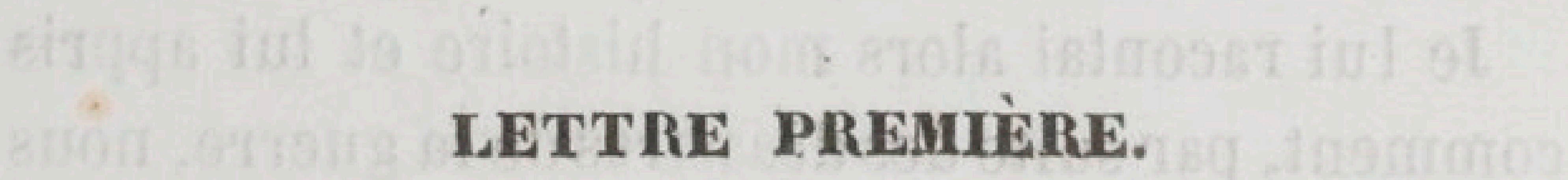
Plusieurs motifs m'ont engagé à présenter en forme de lettres ces nouveaux contes. Si, d'une part, il ne peut jamais être que bon et avantageux pour les enfants de se former au style épistolaire, c'est, de l'autre, encore par des exemples qu'ils y parviendront avec le plus de facilité. Enfin, bien qu'une chose soit déjà bonne et utile quant au fond, il ne faut pas manquer de la rendre aussi bonne et aussi utile que possible quant à la forme.

La piété est utile à tout, et renferme la promesse de la vie présente ainsi que de

celle à venir. Elle seule rend vraiment utile ce que l'on peut enseigner de bon dans les écoles, et de même qu'en arithmétique les zéros n'ont de valeur qu'au moyen d'un chiffre positif, de même aussi nos efforts et nos connaissances ici-bas restent nuls si la piété ne vient leur donner du prix.

LA

BAGUE TROUVÉE



LETTRE PREMIÈRE.

Paul, petit berger, à sa sœur Marie.

Wiesenthal, le 1er mai 1806.

Chère sœur,

Nous avons eu hier une magnifique soirée de printemps. J'étais assis sous un arbre, m'amusant à jouer de la flûte. Mon troupeau paissait tranquillement au bord du ruisseau. Mon petit livre, que je conserve depuis le temps où j'allais à l'école, était à mes côtés. Le soleil couchant dorait le ciel et la terre de ses rayons de flamme. En ce moment,

monsieur le vicaire vint à passer. Il m'écouta pendant quelques instants, puis il s'approcha de moi. A la vue de mon livre posé sur le gazon :

— Saurais-tu lire, mon petit ami ? me demanda-t-il avec bonté.

— Oh ! oui, monsieur, lui répondis-je.

Et, pour le lui prouver, j'ouvris aussitôt mon livre, et j'en lus une page sans faire la moindre faute. Il parut tout surpris, et me dit :

— D'où est-tu donc ? quels sont les bons parents qui t'ont si diligemment envoyé à l'école ? et par quelles circonstances te trouves-tu dans notre village ?

Je lui racontai alors mon histoire et lui appris comment, par suite des désastres de la guerre, nous avons perdu toute notre fortune et avons été contraints de quitter notre patrie ; comment notre bon père a perdu la vie sur le champ de bataille, comment une cruelle maladie tient notre bonne maman alitée à Tannenberg, à six lieues d'ici, comment ma chère sœur Marie lui prodigue ses soins et cherche, au moyen de son rouet, à pourvoir aux besoins de la pauvre malade ; comment enfin, voulant aussi gagner quelque chose, je me suis, ce printemps, engagé comme berger à Wiesenthal. Je ne pus lui donner tous ces tristes détails sans verser bien des larmes.

Après m'avoir écouté attentivement, il me dit avec un tendre intérêt :

— Console-toi, mon enfant, et sèche tes pleurs. Imite la piété et la probité de tes honnêtes parents, et, à coup sûr, tu verras ton sort s'améliorer.

Portant ensuite la main à sa poche, il me donna la belle pièce d'argent toute neuve que j'envoie à notre chère maman. Présente-lui mes tendres respects. Puisse-t-elle recouvrer bientôt la santé! Adieu, chère sœur.

Ton affectionné frère,

PAUL.

—

LETTRE DEUXIÈME.

Marie à Paul.

Tannenberg, le 15 mai 1806.

Cher frère,

Ah! mes pleurs coulent par torrents! Faut-il que la première lettre que je t'écris soit la plus triste de toutes celles que j'écrirai de ma vie! Notre chère maman est morte avant-hier dans la nuit et a été enterrée ce matin.

J'étais assise près de son lit, le soir qui précéda sa mort. Elle venait de recevoir les derniers sacrements, et avec quelle piété, quelle ferveur! il

semblait qu'elle fût déjà dans le ciel et qu'elle vît de ses propres yeux le Dieu qui venait de se donner à elle. Alors ta lettre est arrivée. Je la lui lus. Des larmes de joie coulèrent de ses yeux.

— Hélas! ma chère enfant, me dit-elle, jamais je ne me relèverai de ce lit de douleur. Je ne tarderai pas à me réunir à Dieu, notre bon père céleste. Cependant ma plus douce consolation dans ma dernière heure, c'est de n'avoir rien négligé pour votre éducation. Ah! mes chers enfants, puisse votre cœur rester constamment pieux et bon! Puisse-t-il se former au bien chaque jour davantage! Ayez sans cesse Dieu devant les yeux, aimez-le par-dessus tout, observez ses saints commandements et ceux de son Église, et mettez en lui toute votre confiance. Ne cessez d'invoquer de tout votre cœur notre divin Sauveur Jésus-Christ, suivez en tout point sa sainte doctrine, et que sa belle vie soit toujours le modèle de la vôtre. Priez chaque jour que l'Esprit divin veuille vous éclairer et vous diriger, et prêtez à ses inspirations une oreille docile. Aimez-vous d'un amour mutuel. Ne faites de mal à personne. Quels que puissent être votre indigence et vos besoins, que jamais votre main ne se souille du moindre larcin. Fuyez tout péché, quelque léger qu'il puisse être, et conservez votre innocence pure et sans tache. Si votre conduite est telle, Dieu ne manquera pas de pourvoir à vos besoins. Recevez mes tendres adieux et séchez vos larmes. Je vais

dans le céleste séjour, où je ne cesserai de prier pour vous. Telles sont les dernières paroles de votre mère mourante. Garde-toi de les oublier, ma chère Marie, et fais-en part à notre cher Paul, en lui envoyant ma dernière bénédiction. J'eusse vivement désiré l'embrasser encore une fois avant de quitter ce monde; mais le ciel, où j'espère fermement retrouver votre père, nous réunira tous un jour.

Elle nous donna encore à tous deux sa bénédiction maternelle; puis, trois heures après, elle rendit doucement et saintement le dernier soupir. Depuis ce fatal moment, je suis comme noyée dans mes larmes. Je voudrais pouvoir te retracer ici toutes les belles exhortations par lesquelles monsieur le curé a su la disposer à une sainte mort, ainsi que toutes les bontés dont il l'a comblée pendant sa maladie; mais cela m'est impossible. Le digne homme ne laissait passer pour ainsi dire aucun jour sans la visiter, et lui envoyait ce qu'il avait de mieux pour sa nourriture. Non-seulement il lui donna un médecin, mais il voulut encore se charger des frais de pharmacie. Il ne l'a pas quittée pendant son agonie, et il a su, par de consolantes paroles, lui rendre la mort douce et facile. Il est donc de ton devoir, mon cher frère, de prier ardemment le bon Dieu de récompenser un aussi digne pasteur.

Mais prie aussi pour moi; car je me trouve maintenant bien malheureuse. Nous voici dès ce mo-

ment devenus tous deux, à la vérité, de pauvres orphelins délaissés; mais tu as sur moi l'avantage d'être déjà assez grand et assez fort pour te procurer, en qualité de berger, un petit morceau de pain, tandis que moi je ne sais qu'entreprendre. Je me sens encore trop faible pour soutenir les travaux de la campagne. Mendier!... que cette idée me répugne! Ce genre de vie traîne de si près la corruption après lui!... Dieu veuille avoir compassion de ta malheureuse sœur!

MARIE.

—

LETTRE TROISIÈME.

Paul à Marie.

Wiesenthal, le 2 juin 1806.

Tu dis bien, ma chère et bonne sœur: « Dieu veuille avoir compassion de nous! » C'est à peine si je puis te tracer ces lignes, tant je suis éploré. Te dire tout l'effroi et toute la désolation que ta lettre m'a causés serait impossible. Hélas! qui eût cru que notre chère maman dût mourir si inopinément? Il faut pourtant nous résigner; car tout ce que Dieu fait est bien fait. Telle doit être notre persuasion, malgré toutes les apparences contraires.

Notre chère maman est heureuse. Nul doute que

son extrême piété et les sacrements qu'elle a reçus avec tant de ferveur et d'édification ne lui aient ouvert les portes du ciel. La voilà maintenant dans un état plus heureux que le nôtre ; sa mort ne devrait donc nous inspirer que de la joie.

Dieu aura soin de nous aussi. C'est lui qui nourrit chaque habitant de l'air, et qui donne à chaque fleur des champs son éclat et sa parure. A combien plus forte raison saura-t-il se souvenir de ses enfants ! *Lorsque l'agneau est privé de sa toison, Dieu envoie un vent chaud*, dit le proverbe. Il saura donc aussi nous envoyer les consolations et les secours que réclame notre triste position.

Ne pleure plus, ma sœur chérie. Au lieu de répandre des larmes stériles, mettons notre confiance en Celui qui peut tout ; recourons à la prière, et suivons les préceptes de notre digne mère. Une telle conduite nous attirera à coup sûr les bénédictions de Dieu.... et nous finirons par nous trouver tous réunis dans l'éternité bienheureuse. Tu trouveras ci-incluse une lettre pour monsieur le curé. Adieu ! Que Dieu soit avec toi et avec ton affectionné frère !

PAUL.

—

LETTRE QUATRIÈME.

Paul à M. le Curé de Tannenberg.

Wiesenthal, le 2 juin 1806.

Monsieur et respectable Curé,

Veuillez ne pas vous formaliser de ce qu'un chétif enfant prenne la liberté de vous écrire. Je ne suis, il est vrai, qu'un pauvre petit berger; mais je n'en porte pas moins la plus vive affection à toutes les brebis qui composent mon troupeau. Si j'ai un morceau de pain, je me fais un plaisir de le partager avec elles. Je compatis à tout ce qui peut leur arriver de mal; et si l'une ou l'autre vient à s'enfoncer une épine dans le pied, je mets tous mes soins à l'en délivrer, et mes petits agneaux sont de ma part l'objet d'une prédilection toute spéciale.

Pardonnez-moi, Monsieur, si je vous parle avec aussi peu de détours. Vous aussi, vous êtes pasteur, et l'affection que vous portez aux ouailles que le bon Pasteur vous a confiées l'emporte de beaucoup sur celle que je ressens pour mon troupeau; c'est l'assurance que j'en ai qui m'encourage à vous ouvrir ainsi mon cœur.

Oui, Monsieur, vous aimez vos paroissiens, témoin vos charitables procédés envers ma mère défunte. Certes, vous n'eussiez pas fait davantage quand elle eût été votre propre mère. Aussi vos

bontés pour elle remplissent mon cœur de la plus vive gratitude, et c'est parce que mes bons parents m'ont constamment présenté la reconnaissance comme une des plus belles vertus, dans les enfants surtout, que je viens vous exprimer toute celle que je ressens pour vous. Malheureusement, il n'est pas en mon pouvoir de vous peindre mes sentiments tels qu'ils existent dans mon cœur; mais, dans mon impuissance, j'adresse mes vœux au Seigneur, pour qu'il daigne vous rendre au centuple toutes vos bontés : prière qui sera infailliblement exaucée.

Veuillez m'excuser, Monsieur le curé, si à l'expression de ma reconnaissance j'ajoute une humble prière. Ma sœur, pauvre et sans appui, se trouve actuellement dans une position des plus critiques. Je suis son frère aîné. Ce serait à moi de subvenir à ses besoins; mais, hélas! moi-même plus que pauvre, je ne pouvais que pleurer et conjurer ardemment le Seigneur de m'éclairer sur le parti que j'avais à prendre; il m'inspira l'idée de vous écrire, pour vous prier de vous intéresser à la pauvre délaissée. Ah! je vous en conjure, pour l'amour du Ciel et du plus profond de mon âme, laissez-vous toucher par la triste position de cette pauvre orpheline!... Dans le consolant espoir que vous ne resterez pas sourd à ma prière, je vous baise respectueusement la main, et suis, avec la vénération la plus filiale, votre reconnaissant paroissien, Paul MULLER.

LETTRE CINQUIÈME.

Marie à Paul.

Tannenberg, le 15 juin 1806.

Cher frère,

Que je te remercie de ton affection! C'est ta lettre à monsieur le curé qui a fait mon bonheur.

Je me hâtai de mettre mes meilleurs habits, qui, tout pauvres qu'ils sont, ont au moins le mérite de la propreté, et je me rendis, avant midi, chez notre digne pasteur. Il était à lire dans le jardin. Après l'avoir salué :

— Voici, lui dis-je, une lettre que mon frère m'a chargée de vous remettre, Monsieur le curé.

Il ferma aussitôt son livre et ouvrit la lettre. Je remarquai bientôt qu'elle lui faisait plaisir; car il avait, en la lisant, le sourire sur les lèvres.

— C'est bien, me dit-il en la refermant, c'est très-bien de la part de ton frère.

Puis il me demanda si tu m'écrivais souvent; je lui remis tes deux lettres. Il les lut également et dit :

— Vous êtes deux braves enfants. Vos parents, en vous élevant ainsi, se sont conduits bien sagement. Une éducation pareille à la vôtre vaut mieux

qu'un héritage de 20,000 fr. Ma tête ne reposera pas sur mon chevet que vous ne soyez secourus. Va, ma bonne enfant; nous nous reverrons bientôt.

Je lui baisai la main et me retirai.

Ce jour-là même, vers le soir, je fus abordée par le vieux domestique de monseigneur, qui me dit que j'étais mandée au château. Sur ma réponse que j'étais prête à l'y accompagner, nous partîmes à l'instant même. Chemin faisant, il me dit comment je devais me comporter dans cette circonstance, et il me fit entrer dans une salle magnifique. Monseigneur et madame son épouse étaient encore à table. Monsieur le curé se trouvait là aussi. Je fis une profonde révérence à monseigneur ainsi qu'à monsieur le curé; après quoi je baisai la main de madame, qui me dit en souriant et de l'air le plus affable :

— J'aurais besoin d'une bonne, serais-tu disposée à entrer en cette qualité dans ma maison?

— O Madame!... répondis-je.

Et, les larmes m'étant venues aux yeux, il me fut impossible d'ajouter un seul mot.

— Eh bien! reprit-elle, reste près de moi, et, si tu te comportes bien, ton avenir est assuré.

Je lui pris de nouveau la main, que je baisai et arrosai de mes larmes.

— C'est là, reprit-elle, la plus belle reconnaissance. C'en est fait, dès cet instant tu es ma fille.

Me voici donc installée au château, et madame est toujours bonne et aimable comme un ange. Un de ses premiers soins a été de me faire habiller à neuf très-proprement. La petite demoiselle confiée à mes soins est aussi belle que gentille. Elle commence déjà à parler, et me fait tant de plaisir, que je m'estime très-heureuse d'être sa gouvernante. En un mot, je me trouverais transportée dans le ciel, que je ne serais ni plus charmée ni plus contente.

Je n'eus pas plutôt, pour la première fois, mis le pied dans ma chambre à coucher, qui est petite mais bien rangée, que je tombai à genoux, et, le visage inondé de larmes de reconnaissance, je remerciai Dieu de la bonté avec laquelle il venait de me secourir. Oh! oui, quiconque aime Dieu et se confie en sa providence ne peut manquer de prospérer. O mon frère! partage ma joie. Dieu ne t'oubliera pas plus qu'il n'a oublié

Ton affectionnée sœur,

MARIE.

—

LETTRE SIXIÈME.

Paul à Marie.

Wiesenthal, le 3 juillet 1806.

Ma chère sœur,

Où trouver des expressions pour te peindre tout

le plaisir que m'a causé ta dernière lettre? Ma sœur, le doigt de Dieu est visible sur nous. Nous allons donc, de notre part, lui vouer, à ce bon père des orphelins, une affection, une obéissance, une confiance toutes nouvelles. Certes, il ne nous est pas donné de le voir; mais ce que nous voyons clairement, c'est qu'il gouverne l'univers et pourvoit aux besoins de toutes les créatures. O ma chère maman, que n'as-tu vécu jusqu'à ce jour! Mais non, si tu vivais encore, les choses n'eussent pas tourné ainsi... Dans cette circonstance, chère sœur, ne remarques-tu pas aussi avec quelle sagesse Dieu sait tout disposer? A maman le ciel, et à toi une si bonne place! Notre mère n'avait plus à attendre ici-bas que des jours pleins d'amertume.... la voilà maintenant dans un lieu de délices! Tu n'avais plus de secours à espérer d'elle, et voilà que Dieu t'a donné une autre mère.

Remarquons encore les précieux avantages d'une bonne éducation jointe à une conduite irréprochable. Si nous n'eussions su ni lire ni écrire, si nos parents nous eussent entièrement négligés, assurément tu ne te trouverais pas aussi avantageusement placée. Personne n'eût été disposé à recueillir pour ainsi dire dans la rue une fille aussi dénuée de tout. Oui, Dieu soit loué de ce que nos parents nous ont appris à ne compter ni sur l'argent ni sur la fortune, mais sur Dieu, sur l'étude et sur la vertu. Tous nos biens, tu le sais, sont de-

venus la proie de l'ennemi; il n'y a que la piété et la vertu, la bonne volonté et le savoir, que nulle force humaine ne puisse enlever, et c'est précisément ce qui en fait les seuls vrais biens de l'humanité.

Toutes ces considérations ne font donc que donner un nouvel élan à ma confiance en Dieu, et je n'ai pas d'autre soin que celui de suivre sa volonté. Fais-en de même, ma bonne sœur. Quant au reste, la Providence divine y pourvoira.

Demande chaque jour à Dieu la grâce de remplir tes nouveaux devoirs avec la fidélité et tout l'empressement possibles. Surveiller, diriger les premiers pas de l'enfance, c'est là une belle vocation. En effet, notre divin Sauveur ne dit-il pas : « Celui qui reçoit en mon nom un de ces enfants, me reçoit. » Adieu.

Ton tout dévoué frère,

PAUL.

—

LETTRE SEPTIÈME.

Paul à M. le Curé de Tannenberg.

Wiesenthal, le 3 juillet 1806.

Monsieur et digne Pasteur,

En vous adressant une lettre de remercîment,

je ne fais que suivre l'impulsion de mon cœur. Je ne me dissimule pourtant pas que je ne puis trouver d'expressions pour vous témoigner toute ma reconnaissance. Vous avez retiré ma sœur d'une position bien déplorable, et lui avez procuré une place des plus avantageuses. Dieu voit ma gratitude et entend mes ferventes prières pour votre bonheur. Celui qui ne laisse pas sans récompense le verre d'eau présenté à des lèvres altérées saura aussi dignement rétribuer des procédés si généreux. Celui qui entend les croassements des jeunes corbeaux ne fermera pas l'oreille aux vœux d'un pauvre petit berger.

Ce serait un sensible plaisir pour moi que d'écrire aussi à la digne épouse de monseigneur, mais je n'en ai pas le courage. Veuillez, Monsieur et respectable Curé, lui faire mes remercîments. Vous vous êtes si bien acquitté de la prière, que personne ne pourrait mieux que vous être l'interprète de la gratitude. Dites-lui que, bien que je n'aie pas l'honneur de la connaître, je ne lui en voue pas moins la vénération et l'affection les plus filiales. En vérité, je puis, en quelque sorte, comparer cette excellente dame au bon Dieu, que l'on peut aimer, bien qu'on ne le voie pas. Lorsque le soleil se lève, je demande au Ciel pour notre bienfaitrice un jour de satisfaction et de bonheur, et une nuit de paix et de repos lorsque l'étoile du soir brille à l'horizon.

L'homme qui m'a remis la lettre de ma sœur m'a dit aussi que les jeunes seigneurs du château sont grands amateurs de jolis papillons. Tout en gardant mes moutons, je n'ai rien de mieux à faire que de leur en attraper. Je profite de cette occasion pour leur en envoyer quelques-uns. C'est monsieur le vicaire qui les a fait encadrer sous verre; il m'a aussi indiqué la manière de les conserver. C'est tout ce que je puis envoyer de meilleur. Je sais que l'on se doit mutuellement tous les services possibles... et si les belles couleurs de ces jolis insectes fournissent à ces jeunes messieurs l'occasion d'admirer la puissance et la bonté du Créateur, mon petit présent ne leur aura pas été complétement inutile.

Je suis, Monsieur, avec les sentiments du respect le plus sincère,

Votre très-reconnaissant paroissien,

Paul MULLER.

—

LETTRE HUITIÈME.

Paul à Marie.

Wiesenthal, le 20 août 1806.

Chère sœur,

La roue de la fortune vient de tourner aussi pour moi. L'autre jour, tandis que mon troupeau pais-

sait tranquillement le long du ruisseau, je m'approchai du bord; et comme j'aime à considérer la sagesse et la bonté divines jusque dans les moindres choses, j'étais à chercher quelques-uns de ces petits coquillages si joliment bigarrés, lorsque tout à coup j'aperçus dans l'herbe un objet d'un éclat magnifique. C'était une bague d'or enchâssée de petites pierres claires et brillantes. Je conçus au premier coup d'œil que ce devait être quelque chose de très-précieux, et cette bonne fortune me fit sauter de joie.

Au même moment, deux juifs vinrent à passer, et je leur montrai la bague.

— Hé! hé! dit l'un, c'est une pièce rare, mais qui ne t'est bonne à rien. Tiens, vends-la-moi pour ces six pièces de monnaie.

— Je ne me défais pas de cette bague, repartis-je; quelqu'un doit l'avoir perdue; et, dans ce cas, je veux la rendre... La vendre, ce serait un péché.

— Bon! reprit l'amateur, tu ne peux pas savoir à qui elle appartient. Je vais t'en donner un gros écu. Tiens, le voici, continua-t-il en me présentant effectivement un écu tout neuf... Allons, prends.

— Non, non, lui répondis-je en secouant la tête; vous m'offririez 1,000 écus comme celui-là pour me faire commettre un péché, que je ne le ferais point.

L'autre juif, dont la barbe et la chevelure grises

annonçaient un âge déjà avancé, me dit alors :

— Tu es un honnête enfant. Mais je suis aussi un honnête juif. Garde la bague, et fais toutes les perquisitions possibles pour en découvrir le propriétaire. Si tu ne peux y réussir, la bague est à toi, et alors rends-toi dans le petit village dont tu vois de là le clocher et demande le vieux Samuel. Si tu m'apportes la bague, je te la payerai à raison de 100 gros écus; car elle les vaut, et je ne sais quoi me porte à te vouloir du bien.

Le soir même, j'allai voir monsieur le vicaire, et lui contai la chose telle qu'elle venait de se passer.

— La bague, me dit-il, a été perdue par M. le commandant Levaillant, au moment où il se trouvait dernièrement à la chasse aux canards sauvages. Il donnera une récompense de 10 écus à celui qui la lui rapportera. Écris une lettre, que tu remettras ici avec la bague; j'enverrai l'une et l'autre à M. Levaillant, qui est la probité même, et certainement ta bague te portera bonheur.

Je pense aussi, ma chère sœur, que ce n'est pas sans dessein que la Providence a fait tomber ce bijou entre mes mains.

Ton affectionné frère,

PAUL.

—

LETTRE NEUVIÈME.

Le même à M. le commandant Levaillant.

Wiesenthal, le 21 août 1806.

Monsieur le Commandant,

C'est un pauvre petit pâtre qui prend la liberté de vous adresser cette lettre. J'ai été assez heureux pour trouver la bague que vous aviez perdue; je le suis plus encore de pouvoir la remettre en votre possession; cette circonstance servira d'excuse à ma démarche... Vous avez eu la bonté de promettre une gratification de 10 écus à celui qui retrouverait votre bague; une telle générosité m'enhardit à vous demander une autre grâce. Une guerre désastreuse a dépouillé mes parents de tout ce qu'ils possédaient. Ils sont morts tous deux. L'indigence me met dans la nécessité de garder un troupeau. Bien que je le fasse très-volontiers, l'avenir ne manque pas de m'inquiéter... Mon plus vif désir serait donc d'apprendre l'état de menuisier, et j'ajoute que je serais bien certainement assez fort pour entrer en apprentissage. Ainsi, Monsieur, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien m'aider à réaliser ce vœu.

Faire le bonheur d'un pauvre orphelin, c'est une action si méritoire que Dieu ne manquera pas de la récompenser... Et votre bague, tout enchâssée

qu'elle est de beaux brillants, vous deviendra plus précieuse lorsqu'elle vous rappellera une bonne action, ainsi que les larmes de reconnaissance que versera, de toute l'effusion de son cœur,

Votre respectueux serviteur,

Paul MULLER.

—

LETTRE DIXIÈME.

Marie à Paul.

Tannenberg, le 30 août 1806.

Surcroît de joie, mon cher frère! Il n'y a plus de doute, Dieu prend vraiment soin de faire prospérer ceux qui l'aiment.

Imagine-toi que M. Levaillant, frère de madame, est ici depuis huit jours. Toute la noble famille se trouvait hier soir réunie sous le grand tilleul de la porte du château. Les deux messieurs lisaient et madame brodait. J'y étais aussi, ma petite élève sur les bras, lorsque arriva un messager chargé d'une lettre pour le frère de madame. Celui-ci ferma son livre, ouvrit la lettre et s'écria tout joyeux :

— Ah! ma bague est retrouvée! me voilà content!

Puis il se mit à lire à haute voix la lettre :

« Monsieur le commandant, c'est un pauvre petit pâtre qui... »

— Oh ! m'écriai-je en l'interrompant, c'est une lettre de mon frère !

M. Levaillant lut ta lettre jusqu'au bout.

Lorsqu'il eut fini, madame lui parla ainsi :

— Mon frère, Dieu nous a évidemment destinés à devenir les seconds parents de ces pauvres enfants. J'ai recueilli la fille; il faut que tu te décides à te charger du garçon.

— Oh ! oui, m'écriai-je, je vous en conjure, Monsieur, prenez pitié de mon pauvre frère !

— Que parles-tu de pitié? reprit-il avec empressement. Le brave enfant ne demande rien que de juste, et il va être satisfait.

— Nous avons ici, dit à son tour monseigneur, un excellent menuisier, qui n'a point d'enfants. Plaçons Paul en apprentissage chez lui. De cette manière, nos deux jeunes protégés auront la satisfaction d'être voisins; et peut-être est-ce le moyen de compter par la suite un brave homme de plus dans notre village.

Le maître menuisier ayant été appelé, l'affaire fut arrangée en un instant. Je demandai la permission de t'annoncer la première cette agréable nouvelle.

— Oui, certainement, me répondit-on... Ecris-lui de venir, et que le plus tôt sera le mieux.

Ainsi, hâte-toi d'arriver, ô mon cher frère ! Ce

sera le cœur plein de joie et les yeux mouillés des larmes de la reconnaissance envers le Père céleste, qui vient de nous rendre tous deux si heureux, que je volerai à ta rencontre.

Ta sœur,

MARIE.

—

LETTRE ONZIÈME.

M. Levaillant à sa sœur, Mme de Tannenberg.

Waldau, le 18 novembre 1806.

Ma très-chère sœur,

Je m'empresse de te faire part d'une bonne nouvelle, qui te fera beaucoup de plaisir, et plus encore à nos deux enfants adoptifs, Paul et Marie.

Le beau diamant qui occupe le milieu de la bague que j'avais eu le malheur de perdre et que j'ai recouvrée par les mains intègres de Paul, menaçait de sortir de son chaton. Je me rendis chez un orfévre pour le faire raffermir. L'ouvrier qui était assis à son établi ne me rendit son salut que par une inclination de tête : il était occupé à polir soigneusement une tabatière en or qu'il achevait. A une table placée à l'angle opposé de la chambre était assis un individu d'un âge déjà avancé, et qui, quoique d'un extérieur annonçant l'indigence,

avait dans les traits quelque chose d'honnête et de distingué. Il avait devant lui un cruchon de bière et un énorme morceau de pain. Je n'eus pas plutôt paru, que l'inconnu se leva, me fit un respectueux salut, et demeura dans l'attitude droite et immobile que prend un soldat en présence de son officier.

— Vous avez servi, à ce qu'il paraît? lui demandai-je.

— Et pendant plusieurs années, répondit-il; mais la paix ayant été conclue, je fus licencié. On a bien voulu m'accorder une pension; mais elle est si modique, que, pour pouvoir exister, je suis obligé d'exercer la profession de fendeur de bois. Monsieur l'orfévre que voilà a eu la bonté de me faire boire un coup, sans préjudice de mon salaire.

Après avoir glissé la pièce dans la main du vieux troupier (ce dont il me remercia cordialement), je montrai la bague à l'orfévre.

— Diable! dit-il, vous pouvez vous féliciter de n'avoir pas perdu votre diamant.

— Pourtant, répondis-je, j'ai déjà eu le malheur de perdre la bague et les brillants; et c'est à un honnête garçon, nommé Paul Muller, que la guerre a forcé d'abandonner son pays natal, que je suis redevable de les avoir recouvrés.

A peine eus-je prononcé ces mots, que l'honorable vétéran se leva, s'approcha respectueusement de moi et me dit :

— O mon digne Monsieur, ne pourriez-vous pas me donner plus de détails à l'égard de ce jeune homme? D'où est-il? N'a-t-il pas une sœur? Sa mère vit-elle encore?

Je lui racontai que je m'étais chargé du garçon en question et lui avais fait apprendre le métier de menuisier; que sa sœur Marie se trouvait à ton service; que ces deux enfants avaient une conduite exemplaire, mais que leur mère, Hélène Muller, était morte.

— O mon Dieu ! s'écria le vieillard en fondant en larmes. Paul et Marie, ce sont mes enfants. Qu'il m'est doux d'apprendre qu'ils sont encore en vie ! Mais que ma bonne, ma fidèle épouse soit morte, voilà ce qui me perce le cœur.

Il me pria ensuite de satisfaire son extrême curiosité, et de lui donner tous les détails possibles. Je lui racontai ce que je savais ; sur quoi il s'écria :

— Ah ! tout s'accorde, tout ! La seule chose qui me peine, c'est que mes braves enfants me croient mort; mais je n'en suis point surpris. J'avais servi dans la garde du roi et j'étais marié. Lorsque la guerre éclata, force me fut de suivre les drapeaux et de m'arracher des bras de ma femme et de mes enfants. Je fus si grièvement blessé, que je restai pour mort sur le champ de bataille et tombai entre les mains de l'ennemi; je ne pus de longtemps me remettre de mes blessures. Cependant, l'armée ennemie s'étant emparée de notre pays, mon

épouse fut obligée de fuir avec ses deux enfants. Rendu enfin à la liberté, je n'épargnai ni peines ni démarches pour découvrir leur retraite; mais tous mes efforts furent inutiles... Au reste, puisque la mort de ma femme a été si édifiante et si chrétienne, c'est une grande consolation pour moi, et je ne suis sensible qu'au bonheur d'apprendre que mes enfants sont pieux et bons, que Marie s'est distinguée par sa tendresse filiale en soignant sa mère jusqu'à son dernier soupir, et Paul par la probité avec laquelle il vous a rendu votre bague, et qu'ils se conduisent si bien l'un et l'autre. Je ne puis assez remercier le bon Dieu de les avoir si paternellement assistés. Je pars à l'instant même pour me rendre près d'eux, et dussé-je, pendant toute la route, ne vivre que d'aumônes, je veux voir encore une fois mes chers enfants, et alors vienne la mort quand elle voudra!

Le brave vétéran donnait à ses paroles une si vive expression, ses larmes coulaient avec une telle abondance, que mes yeux, comme ceux de l'orfévre, se mouillaient aussi. La femme et les enfants de la maison, que les bruyants sanglots de l'étranger avaient fait accourir, fondaient également en larmes.

Je promis à ce bon et tendre père que, dès que la bonne saison serait arrivée, je lui procurerais le moyen de se réunir à Tannenberg; qu'à titre de gratification due à un si brave militaire, je le fe-

rais équiper tout à neuf, et que, de plus, je lui fournirais les fonds nécessaires pour sa route; ce qui le mit au comble de la joie... C'est maintenant à toi, ma sœur, à communiquer, avec de prudents ménagements, à nos deux jeunes protégés l'heureuse nouvelle que leur père vit encore; et je connais assez ta bienfaisance et ton humanité pour être sûr que tu sauras trouver, dans ton château, un petit coin pour héberger l'honnête troupier pendant son futur séjour à Tannenberg.

Mes salutations à ton mari, et mes tendresses à tes chers enfants.

Ton affectionné frère,

ADOLPHE.

—

LETTRE DOUZIÈME.

Paul à M. le Vicaire de Wiesenthal.

Tannenberg, le 7 mai 1809.

Monsieur le Vicaire,

Vous avez déjà eu la bonté, à l'époque où je gardais les moutons à Wiesenthal, de me témoigner le plus vif intérêt. C'est par suite du bon conseil que vous me donnâtes relativement à la bague que j'avais trouvée près du ruisseau, que je

suis parvenu à pouvoir apprendre le métier de menuisier. Vous avez appris avec plaisir comment le bon Dieu a fait que cette même bague servît à nous faire découvrir que notre cher papa n'était pas mort. Je ne doute donc nullement que vous n'appreniez avec le même intérêt ce qui en est résulté de plus, tant pour les enfants que pour le père.

Vous peindre la joie que nous ressentîmes, ma sœur et moi, à la vue d'un père chéri que nous croyions mort depuis longtemps, est chose impossible. Il était aussi surpris de nous voir si grandis que charmé de nous retrouver frais et bien portants; mais ce qui surtout l'enchantait, c'était de ne recevoir que de bons témoignages sur notre compte.

— Rien, nous disait-il, rien ne manquerait à notre bonheur, si votre vertueuse mère vivait encore !

Il voulut à toute force que nous le conduisissions sur le tombeau de cette épouse chérie. Cette tombe est surmontée d'une croix de chêne que j'ai faite moi-même avec tout le soin possible, et que ma sœur, la veille même du jour que mon père arriva, avait ornée d'une guirlande de fleurs, qui, hélas ! avait été bientôt flétrie. A la vue de la fosse verdoyante, notre père fondit en larmes, et nous demeurâmes tous trois comme attachés à cette tombe chérie, que, tout en priant, nous arrosions de nos larmes. Mon père, rompant enfin le silence, s'écria :

— Que Dieu la récompense de tout ce qu'elle a souffert sur la terre! Aussi longtemps que nous serons dans cette vallée de larmes, nous n'aurons que croix et souffrances; mais si nous savons souffrir avec patience et mettre toute notre confiance en Dieu, une couronne impérissable nous attend dans une vie meilleure.

Notre père eut tout lieu d'être satisfait de son séjour ici. Monsieur et Madame, M. le Curé, mon maître, tous lui ont témoigné beaucoup d'estime et d'amitié. Au bout de trois semaines, passées au milieu de nous, il dit à son généreux hôte, le maître du château :

— Mon bon Monsieur, il y a assez longtemps que je vous importune, il me semble qu'il est temps que j'aille chercher fortune ailleurs.

Sur quoi monsieur lui répondit :

— Mon épouse a pris votre fille à son service, et mon beau-frère le commandant a eu des bontés pour votre fils; c'est à moi maintenant à faire quelque chose pour le père de ces braves enfants. Vous avez vu que le domaine attenant à mon château est d'une grande étendue et se compose d'une grande quantité de champs et de vastes prairies. D'un autre côté, j'ai remarqué que vous vous entendez parfaitement en agriculture. Depuis longtemps je suis à la recherche d'un homme sur la fidélité duquel je puisse compter, et qui soit capable de surveiller mes nombreux domestiques. Je

suis persuadé que vous êtes l'homme qu'il me faut. Je vous ai donc destiné à cette petite charge, pour laquelle vous avez toutes les qualités requises, et dont les appointements ne sont pas à dédaigner. Je n'exige pas que vous preniez une part active aux travaux de la campagne; c'est une chose que votre âge ne comporte plus. Tout ce que je désire, c'est que vous teniez tout en ordre, et que vous ayez l'œil à ce que tout se fasse régulièrement.

Notre père accepta avec joie cette proposition, qui nous fit aussi, à ma sœur et à moi, un extrême plaisir, vu que, par cet arrangement, nous conservions un père chéri. Il voulut commencer à l'instant ses nouvelles fonctions. Doué d'une vigueur peu commune à son âge, il saisit sur-le-champ une faux et se rendit à la prairie avec les faucheurs, à la tête desquels il se mit à faucher de toutes ses forces. Le temps de la moisson étant venu, ce fut également lui qui, pour me servir de son expression, *commanda* les moissonneurs, sans pour cela, et bien que personne ne l'eût exigé de lui, laisser reposer sa faucille un seul instant depuis le grand matin jusque fort tard dans la soirée.

Il n'y a pas jusqu'à mon cher maître qui n'ait pris mon père en grande affection. Ils sont devenus amis intimes, et chaque dimanche mon père est obligé de lui raconter, dans les plus grands détails et le verre à la main, les différentes campagnes qu'il a faites. Cependant l'âge et les infirmités

firent que mon maître se décida à me céder sa maison et son atelier.

— Car je suis persuadé, disait-il, que Paul me fournira le nécessaire pour mon entretien et me soignera jusqu'à mes derniers moments avec une affection toute filiale.

L'affaire se trouvait toutefois entravée par une grande difficulté. Se faire recevoir maître, acheter le droit de bourgeoisie, se procurer une provision de bois assez considérable, et en outre effectuer un certain nombre de payements, tout cela ne pouvait se faire qu'au moyen d'une somme de 100 gros écus, et nous ne savions où la trouver.

Nous n'avions encore dit un mot à qui que ce fût du projet de mon maître, lorsque, hier au matin, monsieur le curé m'ayant fait venir chez lui, compta 100 gros écus sur la table et me dit :

— Prends cela, Paul : c'est un cadeau qu'on te fait pour te mettre à même d'acquérir à ton compte la maison de ton maître.

Ces paroles me causèrent une telle surprise, que je ne pus articuler un seul mot ; je croyais rêver. Mon air tout ébahi fit sourire monsieur le curé, qui m'expliqua la chose. Voici ce qu'il en était : depuis longtemps déjà M. Levaillant avait conçu l'idée de m'aider à prendre l'atelier à mon compte. Or, monsieur le curé d'ici ayant été, ces jours derniers, promu à une haute dignité ecclésiastique qui l'oblige à porter un anneau, monsieur le commandant

se rendit chez lui, tira sa bague de son doigt, et lui dit en la lui présentant :

— Cette bague ne me sert à rien ; c'est un capital mort, et je ne sais vraiment pas pourquoi je la porte. Comme elle ira beaucoup mieux à votre doigt qu'au mien, je vous en fais présent, sous la condition toutefois que vous gratifierez d'une somme de 100 gros écus notre brave compagnon menuisier, Paul Muller. La bague vaut cela entre frères.

A ce trait de générosité, monsieur le curé demeura aussi surpris que je le fus à la vue des écus étalés sur la table.

— Quand on entreprend de faire une bonne action, continua tranquillement le digne militaire, il faut la faire aussi bonne que possible. Rien n'empêche que Paul ne prenne un jour chez lui son vieux père, et même sa sœur, si elle ne devait pas trouver l'occasion d'un autre établissement. De cette manière, les voilà pourvus tous trois. Je vous ferai observer de plus que c'est encore à cette bague que nous devons, mon beau-frère et moi, l'avantage de connaître et d'apprécier monsieur le vicaire ; aussi est-ce à lui que M. de Tannenberg donne la place que vous avez occupée jusqu'ici.

Monsieur notre curé tira l'anneau de son joli étui, le passa à son doigt, et dit avec émotion et les larmes aux yeux :

— C'est à la gloire de la Providence divine que je porterai désormais cette bague fortunée; elle

me rappellera à chaque instant la bonté avec laquelle Dieu sait souvent se servir de petits moyens pour faire le bonheur d'un grand nombre de ses enfants.

Quant à vous, Monsieur le Vicaire, je n'ai pas besoin de vous dire quelle joie ce sera, non-seulement pour moi, pour mon père et pour ma sœur, mais encore pour une grande partie, je dois dire pour la totalité des habitants de Tannenberg, de pouvoir bientôt respecter en vous un digne et charitable pasteur.

C'est avec la vénération et l'affection les plus sincères que j'ai l'honneur d'être, Monsieur, à jamais votre reconnaissant serviteur,

Paul Muller.

LES

KREUTZERS ROUGES

LETTRE PREMIÈRE.

Marguerite, pauvre fille de la campagne, à sa Mère.

Ma chère mère,

Me voici à la ville, où je suis arrivée très-heureusement. Mon exactitude à entrer dans mon service au jour fixé a fait grand plaisir à madame, qui m'a très-bien accueillie.

Elle m'a raconté comment lui est venue l'idée de me prendre à son service, et je ne puis m'empêcher de vous le raconter à mon tour.

Le printemps dernier, madame, accompagnée de ses deux enfants, fit une visite à monsieur notre curé, dont elle est la sœur. Comme elle avait à l'entretenir de beaucoup de choses, et quelques

papiers à examiner avec lui, les enfants, qui se trouvaient à la campagne pour la première fois, demandèrent à se promener un peu en plein air. Monsieur le curé me fit donc appeler pour les conduire au jardin, au petit bois voisin, et même jusqu'à la prairie, me recommandant de les surveiller avec le plus grand soin. Cependant madame et monsieur le curé ne tardèrent pas à nous suivre; ils entrèrent dans le petit bois, d'où ils nous apercevaient dans la prairie, sans qu'il nous fût possible de les voir. Le petit garçon, ayant remarqué quelques jeunes poissons se jouant dans les eaux l'impides du ruisseau, voulait à toute force entrer dans l'eau pour les prendre.

—Venez, mes enfants, m'écriai-je pour en détourner son attention; venez, je m'en vais vous montrer quelque chose de plus joli encore.

Je les conduisis à une petite place émaillée de mille et mille fleurs. Les enfants furent enchantés.

— N'est-ce pas, leur dis-je alors, que le bon Dieu sait faire de bien belles fleurs?

Sur leur réponse affirmative :

— Eh bien! ajoutai-je, puisque le bon Dieu nous donne de si belles choses, aimez-le de tout votre cœur.

Cette petite conversation causa un extrême plaisir à madame. De son côté, monsieur le curé fit de vous, ma chère mère, le plus bel éloge; il dit que vous éleviez fort bien vos enfants, et que mon

frère et moi étions, par notre application à l'école, constamment au nombre de ses meilleurs élèves. Il arriva donc que, la bonne que j'ai remplacée dans la maison ayant été obligée, l'automne suivant, de retourner auprès de ses parents, qui avaient eux-mêmes besoin d'elle, madame écrivit à son frère, monsieur le curé, pour savoir si je ne serais pas disposée à entrer en service chez elle. Monsieur le curé, comme vous le savez, se hâta de lui répondre que nous acceptions toutes deux avec un grand empressement sa gracieuse proposition, et que j'arriverais chez elle par le premier messager. De façon, ajouta madame en me prenant amicalement la main, qu'il me semble que le bon Dieu ait voulu vous attacher à moi.

Elle me conduisit ensuite à la chambre des enfants, qui n'en est pas moins une superbe pièce, claire et peinte en vert. Les enfants me reconnurent et vinrent à ma rencontre en sautant. Le pepetit Jules me demanda aussitôt :

— Que fait donc le barbet que nous avons vu chez notre oncle, et qui courait avec nous dans la prairie? Fait-il encore tous ses jolis tours, et retire-t-il encore du fond de l'eau les cailloux que l'on jette dans le ruisseau?

La petite Adèle s'empressa aussitôt de me demander, bien que l'automne fût déjà fort avancé :

— Ne m'apportes-tu pas quelques-unes des jolies fleurs qui croissent dans la prairie ?

Je satisfis aux demandes des deux enfants, et leur dis ensuite :

— Au lieu de fleurs, je vous apporte des pommes provenant des arbres que vous avez vus si bien fleuris.

Là-dessus, je leur partageai les fruits, qui leur firent un extrême plaisir, et ce fut entre eux à qui avait reçu les plus beaux et les mieux colorés.

Cette petite scène fit sourire madame.

— Traite toujours, me dit-elle, mes deux enfants avec autant de bienveillance et d'amitié que tu viens de le faire, et mets tous tes soins à les biens surveiller.

— C'est une tâche que je remplirai avec plaisir, répondis-je, car ils sont bien gentils et bien aimables.

— Tiens donc fidèlement ta parole, reprit madame, et tu trouveras en moi une mère pleine de tendresse et d'affection pour toi.

Vous ne sauriez croire à quel point ces paroles de madame me consolèrent et me charmèrent. Mais y a-t-il au monde une personne, quelque attachée qu'elle me fût, qui puisse m'aimer comme vous m'aimez vous-même, ma chère mère? Ah! le seul souvenir de vos pleurs et de vos exhortations maternelles, lors de mon départ, suffit pour me faire venir les larmes aux yeux. Je n'oublierai de ma vie comment vous m'avez accompagnée jusque sur la route où je devais monter dans la voiture,

comment vous avez porté l'un de mes deux paquets ; comment, bien que je m'y opposasse de toutes mes forces, vous êtes demeurée à la pluie jusqu'à l'arrivée du messager ; comment vous m'avez serré dans un mouchoir un petit gâteau que vous aviez fait exprès pour moi, et quelques pommes pour me nourrir pendant la route ; comment vous m'avez recommandée au vieux cocher, et m'avez encore, en peu de mots, répété vos exhortations. Non, ma chère mère, jamais vos paroles ne sortiront de ma mémoire ; je les porte gravées dans mon cœur. Jamais je ne cesserai d'aimer Dieu et la prière, d'avoir en horreur le péché, de fuir les mauvaises compagnies, de servir fidèlement et loyalement ma maîtresse, et de bien soigner les enfants qui me sont confiés. J'en fais la promesse à vous et au bon Dieu. De votre côté, priez Dieu de m'accorder la grâce de tenir ma promesse. Quant à moi, je ne cesse de prier pour vous, non plus que d'être, pour la vie, votre affectionnée et obéissante fille.

Marguerite Ost.

—

LETTRE DEUXIÈME.

La même à la même.

Ma chère mère,

Quoiqu'il n'y ait que huit jours que je vous ai

écrit par le retour du messager, je me trouve déjà dans le cas de vous adresser une seconde lettre. Il est si doux et si consolant pour moi de m'entretenir avec vous ! Il me semble, en effet, que je suis encore assise auprès de vous, et que nous sommes à nous entretenir confidentiellement dans notre petite chambre. Les deux enfants que je suis chargée de surveiller dorment en ce moment d'un doux et paisible sommeil; de sorte que j'ai le temps de vous tracer quelques lignes.

Madame, que l'on appelle ici Mme Meyer, est vraiment une personne d'une piété et d'un esprit rares. Tous les ordres qu'elle me donne sont pleins d'affabilité, et elle a la bonté de m'enseigner les choses que je ne sais pas encore. Je ne pourrais me souhaiter une meilleure maîtresse. Ses deux aimables enfants me témoignent aussi beaucoup d'affection et se plaisent autant auprès de moi qu'auprès de leur maman, laquelle, vu les nombreux voyages que monsieur est obligé de faire pour son commerce, passe la majeure partie du jour dans son magasin.

Je voudrais, ma bonne mère, que vous le vissiez, ce magasin. Madame fait le commerce des mousselines, et vous ne sauriez vous faire une idée de la blancheur de ses marchandises, non plus que de la finesse et de l'égalité de leurs tissus. De ma vie je n'ai rien vu d'aussi beau, et je ne pouvais concevoir que l'on pût confectionner des étoffes d'une telle beauté.

— Tous ces fils, me dit madame, sont filés par des machines.

— Ce sont là, répondis-je sottement, des gens dont je n'avais encore jamais entendu parler, mais qui doivent être extrêmement adroits.

Madame partit d'un grand éclat de rire, et puis m'expliqua la chose. Elle me montra ensuite des cravates brodées et des pièces d'habillements complets, dont les garnitures sont de toute beauté.

— Quant à ces pièces, me dit madame, on ne peut les produire au moyen de machines; elles ont été brodées à la main. C'est, Dieu soit loué! un travail qui donne du pain à des milliers d'ouvriers.

La maison que nous habitons, et qui appartient à madame, est très-grande et très-belle. L'étage supérieur est loué et occupé par une dame de distinction. Le matin du jour qui suivit mon arrivée ici, la femme de chambre de cette dame vint à moi, tenant à la main une cruche de grès, à fond blanc avec des fleurs bleues, et surmontée d'un brillant couvercle en étain.

— La bonne d'enfants que tu as remplacée, me dit-elle, s'est toujours chargée d'aller jusqu'à la petite source d'eau minérale qui se trouve là devant la porte de la ville, et d'en rapporter l'eau nécessaire à madame. Ne voudrais-tu pas te charger aussi de ce soin ? car ni la cuisinière ni la servante n'en ont le temps, et je ne puis décemment courir les rues une cruche à la main. D'ailleurs, tes peinesne

seront pas perdues. Chaque cruche d'eau te sera payée par madame à raison d'un kreutzer (1), et à la fin de la semaine ton salaire te sera toujours exactement remis. Cet arrangement te convient-il ?

— Parfaitement, répondis-je, si madame y consent. Mais qui donc pourrait être assez intéressé pour se faire payer un verre d'eau froide? J'irai chercher l'eau gratuitement et avec plaisir.

Là-dessus, madame, qui était présente, me dit :

— Accepte toujours ce que l'on t'offre. Six florins par an ne sont rien pour cette dame, et sont beaucoup pour toi.

Je pris la cruche et m'en allai sur-le-champ commencer mes nouvelles fonctions de porteuse d'eau. Ce soir, je venais d'apporter de la lumière, madame était à tricoter et les deux enfants à jouer, lorsque la femme de chambre revint, me remit 6 kreutzers rouges, et me dit :

— Ils viennent directement de la Monnaie, et brillent comme de l'or.

Ces belles et brillantes petites pièces me firent grand plaisir, et je crus m'être rarement trouvée aussi riche. Ces 6 kreutzers, je vous les envoie ci-joints, ma chère mère. Vous pourrez au moins

(1) Le kreutzer est une petite monnaie d'Allemagne qui vaut environ trois centimes et demi.

ajouter un peu de vin au morceau de pain sec qui fait tout votre souper. Chaque kreutzer que je gagnerai, je le mettrai à part pour vous envoyer le tout à la fin de chaque mois. Le messager, de son côté, a promis de se charger gratis de toutes nos lettres.

Je suis sûre que mon chétif présent doit paraître un peu ridicule ; mais je sais aussi que vous l'accepterez avec autant de plaisir que j'en trouve à vous le faire. Ainsi, bonne nuit. Il est déjà tard, et sans doute que vous dormez déjà aussi paisiblement que les deux enfants qui reposent aussi sous mes yeux. Je vais me coucher à mon tour, pour pouvoir me remettre au travail demain de grand matin. Dieu soit avec vous et avec votre affectionnée fille,

MARGUERITE.

—

LETTRE TROISIÈME.

La Mère à sa Fille.

Ma chère fille,

Pour l'amour du Ciel, qu'as-tu fait? A peine avais-je ouvert ta lettre, qu'il en est tombé six pièces d'or toutes neuves et toutes brillantes. A cette vue, l'effroi et un tremblement général me saisirent. Mon Dieu! m'écriai-je, mon enfant aurait-elle volé cet argent? Oh! si Marguerite s'était

laissé aveugler par l'éclat de cet or et s'était rendue coupable d'une pareille action, je serais la plus malheureuse des mères!

Je lus ensuite ta lettre. Tu m'y parles de kreutzers rouges, et tu les appelles un chétif présent. Je n'y comprends rien. Le cuivre ne peut pourtant pas s'être métamorphosé en or, pensais-je. Enfin, après y avoir longtemps réfléchi, il me vint en idée qu'un domestique de la maison pouvait, par plaisanterie, avoir ôté de la lettre les kreutzers de cuivre, et y avoir substitué des jetons dorés, et cela dans l'intention de me causer une joie momentanée suivie d'un douloureux désappointement.

Je courus chez monsieur l'intendant, qui connaît parfaitement l'argent. Je lui dis que je regardais la chose comme une petite espièglerie, mais que j'allais lui montrer les jolies pièces d'or.

— Oui, oui, me dit-il, il est fort possible que ce soit un tour de quelque malicieux drôle. Voyons quelles fines pièces il a pu vous envoyer.

Je les lui remis.

— Par ma foi! s'écria-t-il, c'est du bel et bon or, et chaque pièce vaut 11 florins 30 kreutzers (1). Non, ce n'est point une plaisanterie. Quant à moi, du moins, je ne serais nullement disposé à en faire une pareille, et je ne pense pas que personne au

---

(1) Environ 25 fr.

monde se soucie beaucoup de se donner un tel divertissement.

Je lui lus ensuite ta lettre.

— Il faut qu'il y ait quelque erreur là-dedans, dit-il. La dame se sera probablement trompée, et l'obscurité lui aura fait prendre des ducats pour des kreutzers.

— Vous pourriez bien avoir raison, répondis-je, et je vais, par le premier messager, renvoyer l'argent à ma fille.

— C'est ce que je vous conseille de faire, dit-il; autrement l'affaire pourrait mal tourner.

Je remportai donc l'argent; mais il me fut impossible de fermer l'œil de toute la nuit. Je croyais toujours voir entrer des voleurs s'emparer du trésor, et aller peut-être jusqu'à me maltraiter. Cet or n'a apporté sous mon toit que la peur, l'effroi et l'inquiétude, et je me félicite aujourd'hui de m'en débarrasser en te le renvoyant. Va à l'instant chez la dame qui te l'a fait remettre, et rends-le-lui. Ma tête ne reposera tranquille que quand je saurai cet argent entre les mains de son propriétaire. Hâte-toi de m'écrire que tu l'as remis au monsieur, ou plutôt à la dame à qui il appartient.

Ton frère Georges a écrit. Sa santé va bien, ainsi que ses affaires. Ah! Dieu! quelle n'a pas été ma douleur, quelle n'a pas été mon affliction, lorsque le sort l'eut appelé au service militaire et qu'il fut obligé de partir avec les autres recrues! Mais tout

ce que Dieu fait est bien fait. Du moment que Georges est si satisfait et si content de son état, j'ai recouvré une partie de ma tranquillité. Toutefois, il lui manque encore une foule de petites choses, et il désirerait pourtant être à même de boire, de temps à autre, un verre de bière avec ses camarades, qui tous reçoivent de leur famille des soins plus ou moins considérables; et je me trouve, moi, présentement hors d'état de lui envoyer la moindre chose. Cela me fait beaucoup de peine. Il est vrai que, si les pièces d'or m'appartenaient, il me serait bien facile de l'aider. Mais il n'y faut pas songer, et je pense que nous nous laisserions tous trois mourir de faim et de soif plutôt que de rien détourner, ne fût-ce qu'une obole, du bien d'autrui.

Dieu soit avec toi, ma chère enfant, et avec nous tous, et nous préserve de toute injustice! Adieu... Je te le répète, ne manque pas de profiter de la première occasion pour répondre à ton inquiète et affectionnée mère.

—

LETTRE QUATRIÈME.

La Fille à sa Mère.

Ma chère mère,

Vous ne sauriez croire combien le commencement de votre lettre m'a effrayée et affligée! Je n'ai

pu m'empêcher de pleurer à la pensée que vous m'ayez un seul moment cru capable d'avoir détourné les pièces en question. Oh! j'aimerais mieux me laisser couper la main que de voler ou de commettre toute autre mauvaise action.

Je montai en toute hâte chez Mme Delorme, je déposai sur sa table les six pièces d'or, et je lui dis que c'était probablement par erreur qu'elle m'avait donné du bon or pour des kreutzers rouges. La bonne dame secoua la tête, considéra les pièces l'une après l'autre, et demeura presque aussi surprise que vous.

Je lui montrai ensuite votre lettre.

— C'est singulier, dit-elle après l'avoir lue. Mais il n'y a de ma part aucune erreur, et je ne pense pas non plus que ce soit une simple plaisanterie. Je présume qu'une main inconnue et bienfaisante aura glissé les pièces d'or dans ta lettre, et cela dans le but de secourir ta pauvre mère. Si cette manière de donner peut paraître un peu singulière, il faut du moins avouer qu'elle est fort ingénieuse.

— Ma bonne dame, répondis-je les larmes aux yeux, cette main inconnue et bienfaisante ne peut être que la vôtre; car, excepté vous, je ne connais personne assez généreux pour secourir aussi richement une pauvre veuve et ses enfants.

— Tu te trompes, répondit-elle, et je te proteste qu'excepté quelques médailles, l'or que je puis avoir

se réduit à peu de chose, et de plus, que je ne possède aucune pièce aussi belle ni aussi neuve que celles-ci. Ainsi, mon enfant, tu n'as qu'à reprendre ton argent.

— Mais qu'en faire? répliquai-je; il ne m'appartient point. A qui le restituer? Je ne puis deviner qui peut avoir substitué de l'or au cuivre qui se trouvait dans la lettre. Je vous prie, dites-moi ce que je dois faire.

— Renvoie les pièces d'or, me répondit-elle, à celle à qui tu avais destiné les kreutzers rouges, c'est-à-dire à ta mère. Elle peut, sans le moindre scrupule, en faire tel usage qu'il lui plaira.

J'insistais et je faisais force objections, mais elle me dit :

— Sur ma parole, gardez cet argent. Si quelqu'un venait à le réclamer, et que vous l'eussiez déjà dépensé, je me charge de le rembourser.

Nous fûmes interrompues par l'arrivée de deux demoiselles qui venaient faire visite à Mme Delorme, et qui, me voyant en costume différent de celui que portent les filles des environs lorsqu'elles viennent à la ville, me regardèrent avec une certaine curiosité. Je dus me tourner et me retourner en tous sens, pour les laisser m'examiner à leur aise. Le petit bonnet bleu à rubans noirs, le corset rouge, la robe verte, les manches blanches, le tablier également blanc, tout fut passé en revue.

— Il faut l'avouer, me dirent-elles, tu es une jolie enfant.

Je fus choquée.

— Je ne suis plus une enfant, répondis-je.

Elles partirent d'un éclat de rire, et voulurent me faire accroire qu'à la ville il est d'usage d'appeler ainsi de grandes personnes, et que même plus d'un mari dit à sa femme : « Mon enfant. » Mais elles ne purent me persuader. Elles me demandèrent ensuite comment je m'appelais.

— Marguerite, leur répondis-je.

— Tu as là un vilain nom, s'écrièrent-elles ; tu devrais t'appeler Margot.

— Fi donc ! répliquai-je ; le nom que vous me dites là me semble tout à fait ridicule. De ma vie je ne l'ai entendu, et il n'y a dans mon village et, je crois, nulle part au monde aucune fille qui le porte.

A ces mots, elles se mirent à rire et à me plaisanter de plus belle.

Mais Mme Delorme dit :

— Marguerite et Margot ne sont dans le fond qu'un seul et même nom, et peu importe qu'on le prononce de l'une ou de l'autre façon ; ce qui importe, c'est que les hommes s'attachent, mais dans un autre sens, à avoir un bon nom et à mériter eux-mêmes la qualification de bons.

Je dis à Mme Delorme que je pensais comme elle,

et, prenant les pièces d'or, qui étaient restées sur la table, je me disposais à sortir, lorsque les deux demoiselles me demandèrent, en ouvrant de grands yeux, si cet or m'appartenait. Mme Delorme leur raconta par quelle singularité il se trouvait entre mes mains.

— Voilà qui est singulier, dirent-elles, mais en même temps fort heureux pour toi. Il faut maintenant que tu quittes, sans différer, tes habits de paysanne et que tu portes l'élégant costume des jeunes filles de la ville.

— Vous me donnez là, dis-je, un mauvais conseil. Les fines étoffes que l'on porte à la ville ne conviennent point à une fille de la campagne.

— Tu as raison, ma chère Marguerite, me dit Mme Delorme; tiens-t'en à ton joli costume villageois, que je trouve charmant. Tu ne serais pas la première jeune fille de la campagne qui, en déposant sa mise simple et champêtre, aurait aussi échangé l'honorable simplicité des mœurs du village contre la vanité et l'indécence. Crois-moi, fais un meilleur usage de ton argent.

Pour en revenir aux pièces d'or, je ne puis rien faire de mieux que de vous les retourner. Veuillez, ma bonne mère, en remettre quelques-unes à Georges. Vous avez tous deux plus besoin d'argent que moi.

Il me reste encore une prière à vous faire, ma chère mère. Madame a vu avec plaisir que je savais

bien filer, et que mon fil était uni et fort. « Il faut, cet hiver, que tu me files une pièce de toile, » m'a-t-elle dit. Soyez donc assez bonne pour m'envoyer le joli petit rouet sur lequel je filais, et que mon pauvre père, peu de temps avant sa mort, a fait exprès pour moi; car sur aucun autre je ne pourrais aussi bien filer. On peut le dire, mon père était le meilleur tourneur de toute notre contrée, et vous, ma tendre mère, vous en êtes la meilleure fileuse. Ah! quand, le soir, nous nous asseyions l'une à côté de l'autre et faisions ronfler nos rouets, que les heures s'écoulaient agréablement pour nous! Aussi, lorsque je serai, cet hiver, à mon rouet, que de fois je penserai à vous!

Portez-vous bien, et n'ayez plus aucune inquiétude au sujet des pièces d'or, mais employez-les à vous procurer tout ce dont vous aurez besoin pour l'hiver. Le froid commence à se faire sentir. Habillez-vous plus chaudement, et ne vous laissez plus avoir froid pour économiser le bois. Qu'il me sera doux, lorsque je serai assise dans ma chambre chaude, de penser que vous aussi avez une chambre bien chauffée.

Je suis, comme toujours et à jamais, votre obéissante fille,

MARGUERITE.

—

LETTRE CINQUIÈME.

Georges à sa sœur Marguerite.

Dieu te bénisse, ma chère sœur, et à lui soient gloire et reconnaissance de ce qu'il s'est servi de toi pour nous secourir, notre mère et moi, avec tant de générosité. Notre bonne mère m'a envoyé par la poste les trois lettres que tu lui as écrites, ainsi que deux pièces d'or que tu lui as données. Tu peux penser quelle joie tout cela m'a fait! Mais votre probité m'a plus charmé encore que l'or, bien que je ne sois nullement embarrassé de l'usage à faire de ce dernier, tant il est venu à propos. En effet, j'ai besoin d'une foule de petites pièces d'équipement qui sont à la charge du soldat, et auxquelles ma solde ne saurait suffire. Mais me voici hors d'embarras pour longtemps.

Cependant la chose a fait grande sensation dans le régiment. Tous mes camarades savent que notre chère mère est très-pauvre et a à peine de quoi vivre. Ils ne purent donc qu'être surpris de la voir tout à coup en possession d'une somme en or aussi forte; car il faut te dire que l'un d'eux avait vu la lettre entre mes mains, et avait lu : *Avec 23 florins en or.*

Je leur racontai d'où provenait cet argent et leur fis lecture de tes lettres. Mais il y en eut quelques-uns qui se permirent de dire :

— Allons, allons, tu voudrais nous la donner belle! Je désirerais bien savoir quel est l'homme assez fou pour troquer de belles pièces d'or contre des kreutzers de cuivre. Les pièces d'or sont volées.

L'affaire parvint aux oreilles de mon capitaine, qui, quoique jeune, est un officier plein d'esprit et de bravoure. Je fus mandé chez lui.

— Eh bien! me dit-il, à ce que j'apprends, Ost est devenu tout à coup richard. La chose, je dois le dire, me paraît tant soit peu singulière. As-tu apporté les lettres de ta mère et de ta sœur?

— Certainement, répondis-je.

Je lui remis les lettres et déposai sur la table les deux pièces d'or, que je n'avais pas encore fait changer.

Il lut les lettres avec attention et un air visible de satisfaction.

— Eh bien! mon cher Ost, me dit-il après avoir lu les quatre lettres, ta mère est une très-brave femme, qui a, à ce que je vois, très-dignement élevé ses enfants. Ta sœur est une fort honnête fille; et quant à toi, tu t'es également toujours comporté en brave et honnête garçon. Continuez tous deux à chérir votre mère, à suivre ses bonnes leçons, et vous vous en trouverez bien. Mais ce qui me plaît surtout dans ta sœur, c'est qu'elle se soit montrée si complaisante et si serviable envers

Mme Delorme, qui est âgée et maladive, et qu'elle se soit offerte à aller, chaque jour et jusque hors de la ville, lui puiser et lui rapporter son eau minérale, et cela sans exiger la moindre rétribution. Je connais parfaitement cette dame; c'est ma tante, et, non-seulement selon mon opinion, qui pourrait être partiale, mais aussi d'après le jugement de toutes les personnes qui la connaissent, vraiment une des plus excellentes femmes que l'on puisse voir.

— Alors, dis-je, il serait fort possible que ce fût cette bonne dame qui, en substituant les pièces d'or aux kreutzers rouges, ait voulu se donner le plaisir de venir au secours d'une famille indigente.

— Oh! pour cela, non, répliqua mon capitaine. Ce n'est pas, certes, qu'elle manque de bonne volonté; mais sa fortune ne lui permettrait point de récompenser si libéralement, ni de donner un double ducat pour une cruche d'eau. Quant au changement des pièces de cuivre en pièces d'or, c'est encore un mystère à l'heure qu'il est. Je ne sais ce qu'il en peut être; mais ce que je sais parfaitement, c'est que si vous continuez, ta sœur et toi, à être honnêtes, à aimer et à honorer votre mère comme vous l'avez fait jusqu'ici, la bénédiction de Dieu reposera sur vous, et vous ne manquerez jamais ni d'amis ni de bienfaiteurs parmi les hommes.

A quelques jours de là, un de mes camarades, qui a été jusqu'ici au service de mon capitaine, mais qui vient d'être incorporé dans une compagnie en qualité de grenadier, se rendit près de moi et me dit que, selon toute apparence, j'étais destiné à le remplacer comme domestique du capitaine; car tu sauras que nombre d'officiers se font servir par des soldats.

Je me rendis sur-le-champ chez mon chef.

— Eh bien! Ost, me dit-il, veux-tu devenir mon domestique? Sachant que ta sœur est si honnête et si fidèle, qu'elle se montre de plus si complaisante et si serviable envers ma tante, je ne doute nullement que tu ne veuilles agir de même envers moi.

Tu penses bien, chère sœur, que j'acceptai avec joie une telle proposition, et que je lui promis de me comporter en bon et fidèle serviteur. Du reste, il y a plaisir à le servir; il est si bon et si aimable! De plus, je puis facilement vaquer à mon service auprès de lui sans négliger le moins du monde mes devoirs de soldat. Toute ma besogne consiste à lui porter chaque jour son dîner dans sa chambre, à tenir propres ses habits, à lui faire toutes ses commissions et à soigner son cheval. Il me paye largement mes peines, et a toujours l'attention de me laisser quelque chose de son dîner.

L'autre jour, comme il avait beaucoup à écrire, il me dit :

— Écoute donc, Ost, puisque ta sœur écrit si bien, il est à présumer que tu n'écris pas mal. Sans doute que vous avez fréquenté tous deux la même école, et tous deux avec la même assiduité? Ne voudrais-tu pas me copier les deux feuilles que voici?

— Oh! très-volontiers, répondis-je, et aussi bien que je le pourrai.

Je lui reportai ses feuilles le lendemain matin; il fut très-content de mon travail, et me dit d'un air satisfait et badin :

— Très-bien, monsieur le secrétaire.

Il me donne depuis lors toujours à copier, et me paye ce travail à part. Ainsi, tu vois que ma position actuelle est aussi avantageuse que celle d'un fils de riche paysan, qui, outre sa solde, reçoit encore de bons secours de la part de sa famille.

Voilà comment, ma sœur, tes lettres et tes kreutzers m'ont fait une petite fortune. Remercions Dieu de ce qu'il fait tout tourner ainsi à bien, et continuons à mettre en lui toute notre confiance.

Nous allons bientôt entreprendre une nouvelle campagne. Prie le Ciel de daigner nous protéger, mon cher maître et moi, contre les balles et le fer de l'ennemi; mais ne va pas t'affliger ni te tourmenter des dangers que j'aurai à courir. L'ardeur que Dieu m'inspire pour défendre ma patrie n'a

rien de triste ni de chagrin, et le courage de notre capitaine sert beaucoup à animer le mien.

— Il est doux, il est glorieux, dit-il souvent, de mourir pour sa patrie.

Il a raison, et je crois même que le devoir d'un vrai chrétien est de sacrifier sa vie pour son pays. Si je ne devais plus te revoir ici-bas, non plus que notre chère mère, recevez l'une et l'autre mes tendres adieux. Oh ! je sens mon cœur se serrer à la seule pensée qu'il ne me sera peut-être pas donné ni de rendre à ma tendre mère tout le bien qu'elle nous a fait, ni de donner mes soins et ma protection à une sœur chérie. Mais si le bon Dieu juge à propos de m'appeler à lui, il saura aussi vous prendre toutes deux sous sa garde paternelle; et puis, nous sommes toujours sûrs de nous revoir tous un jour dans le ciel !

Dieu soit avec toi, ma chère sœur, et avec ton dévoué frère !

Georges Ost.

—

LETTRE SIXIÈME.

Marguerite à sa mère.

Ma très-chère mère,

Dieu soit loué de ce que la paix est faite ! Ce n'est pas que vous ne le sachiez déjà depuis long-

temps, puisque dans toutes les églises on a rendu grâces à Dieu de cet heureux événement. Mais il ne se passe point de jour que nous n'ayons de nouvelles raisons de remercier Dieu.

Un grand nombre de soldats en congé sont déjà rentrés dans leurs foyers ; ce qui répand la joie dans une foule de familles, pendant que mainte autre se trouve plongée dans le deuil et répand des larmes amères sur quelqu'un de ses enfants restés sur le champ de bataille, et qui ne reviendra plus !

Moi aussi, ma bonne mère, j'ai dû pleurer, mais cela a été de joie. Imaginez-vous que Georges est arrivé ici hier, et tout à fait inopinément. Je ne saurais vous dire tout le plaisir que j'ai eu à le revoir. D'abord je ne fus pas peu effrayée de voir entrer et venir droit à moi un grand et beau soldat portant moustaches et un énorme sabre au côté. Je poussai un cri d'effroi, mais lui se prit à rire et me dit :

— Est-ce que tu ne me reconnais plus, ma chère sœur ?

Ce ne fut qu'alors que je reconnus Georges ; je devins comme folle de joie, et mon cœur battit plus fortement d'allégresse qu'il n'avait battu d'effroi un instant auparavant.

Georges n'eut rien de plus pressé que de demander de vos nouvelles. Il vous envoie mille tendresses et vous fait dire qu'il se rendra lui-même auprès de vous le plus tôt qu'il pourra.

Madame fit apporter une bouteille de vin, du pain et des verres, puis elle me dit :

— Aie bien soin de ton frère; il doit avoir besoin de prendre des forces.

Là-dessus, monsieur se mit à table et nous raconta ce qui lui est arrivé de particulier dans la dernière campagne. Ce que son récit a offert de plus intéressant pour nous, ma bonne mère, c'est qu'il a sauvé la vie à son capitaine en l'arrachant des mains des ennemis ; et voici comment : Ce bon jeune homme était baissé et à genoux ; un hussard ennemi, qui venait d'avoir son cheval tué sous lui, avait déjà le sabre levé pour fendre la tête à l'excellent capitaine, lorsque Georges arriva à point nommé pour parer le coup et tenir bravement en garde le hussard irrité. Plusieurs soldats ennemis accoururent; mais aux cris de Georges : « Sauvez notre capitaine ! » ses camarades volèrent de leur côté à son secours. Les ennemis furent mis en fuite. Georges, en attendant le chirurgien, banda la blessure de son maître, le porta, avec l'aide de ses camarades, dans une cabane de paysan, et en prit tous les soins possibles. Le capitaine est maintenant rétabli, et la blessure, entièrement cicatrisée, ne lui occasionne plus la moindre incommodité. Au contraire, elle est pour lui, à ce que dit Georges, un signe de distinction plus honorable que la décoration qui brille sur sa poitrine.

Monsieur le capitaine, qui se trouve chez Mme Delorme, dit à Georges :

— Il faut que je fasse la connaissance de ta bonne sœur. Fais-la venir.

Dès que je parus, il me dit :

— C'est avec grand plaisir que je fais la connaissance de la sœur de celui qui m'a sauvé la vie. Je saurai certainement lui témoigner ma reconnaissance, et, de plus, te faire, ainsi qu'à ta mère, tout le bien qui dépendra de moi. Écris cela à ta mère, et fais-lui mes salutations bien sincères. On ne peut assez honorer une mère qui a élevé de si braves enfants.

Monsieur le capitaine est reparti aujourd'hui de bonne heure, impatient qu'il est de revoir son père et sa mère. Georges l'a accompagné et m'a encore, en partant, chargée de vous saluer mille et mille fois.

Quoique Mme Delorme ait toujours été très-bonne envers moi, je puis dire qu'elle l'est encore bien davantage à présent. Aujourd'hui, à son retour de l'église, elle est entrée dans notre chambre, et m'a dit :

— Je viens de remercier Dieu de ce qu'il a bien voulu que je revisse mon cher Charles. Ce n'est pas sans verser des larmes de joie que je l'ai entendu raconter de quel terrible danger ton frère l'a sauvé. Vois les heureuses suites qu'ont eues les kreutzers rouges. Si tu ne les eusses point envoyés

tout de suite à ta mère, ton frère ne fût point devenu domestique de Charles, et celui-ci ne serait peut-être plus en vie. Le Ciel a richement béni le présent que ton amour filial t'a fait faire à ta mère.

— Vous avez bien raison, lui dit la femme de chambre, qui accompagnait la dame; mais comment les kreutzers rouges ont-ils été enlevés de la lettre et remplacés par des pièces d'or? C'est là ce que je serais fort curieuse de savoir.

— Je ne le suis pas moins, reprit Mme Delorme; mais c'est de ma part moins curiosité que désir de témoigner ma reconnaissance au bienfaiteur inconnu. En attendant, remercions Dieu de ce qu'il se sert des hommes pour faire du bien aux hommes. Dieu veuille bénir et récompenser richement l'âme généreuse que lui seul connaît, et dont il s'est servi pour nous envoyer une faveur aussi signalée.

Ce sera donc là, ma très-chère mère, le sujet continuel de nos prières. Je ne laisserai pas toutefois de prier aussi que le bon Dieu veuille nous faire connaître la personne qui a mis l'or dans ma lettre, et nous a rendu par là un si grand service. Du reste, je trouve que vous avez très-bien partagé les six pièces d'or : deux pour vous, deux envoyées à Georges et deux mises en réserve pour moi. Nul doute que vous ne désiriez aussi ardemment que vos deux enfants de baiser la main généreuse dont Dieu seul s'est servi pour nous secourir avec tant de libéralité.

En attendant, portez-vous bien. Je suis comme toujours, et avec un cœur plein de la tendresse la plus filiale,

Votre dévouée fille,

MARGUERITE.

—

LETTRE SEPTIÈME.

Georges à sa mère.

Très-chère mère,

Combien je regrette que le premier besoin de mon cœur, celui de vous revoir, n'ait pu encore être satisfait ! Mais il m'eût été impossible de laisser partir seul mon digne capitaine, qui est si habitué à mes services, et qui me témoigne tant de confiance. Maintenant j'espère être bientôt auprès de vous, et ce sera pour y rester toujours.

J'ai, je puis le dire, une foule de choses agréables à vous annoncer. Sachez d'abord que la main occulte qui a substitué les pièces d'or à celles de cuivre contenues dans la lettre de ma sœur est maintenant decouverte.

Hier, nous sommes revenus, mon maître et moi, chez Mme Delorme. Aussitôt après son arrivée, nous apprîmes que le colonel de notre régiment se trouvait aussi chez un de ses parents. Mon maître se hâta de se rendre près de lui. Notre colonel lui

rendit sa visite, et voulut faire aussi la connaissance de Mme Delorme. Celle-ci l'invita à dîner. Le repas eut lieu, et le colonel s'y trouva avec plusieurs autres convives. C'est moi qui servis à table.

Pendant le dîner, Mme Delorme fit part à ses hôtes de la singularité des kreutzers rouges. Tous demandèrent avec intérêt si l'on n'avait point encore découvert la main mystérieuse qui avait déposé l'or dans la lettre.

Le colonel, qui est un homme doué de beaucoup de grâce et d'amabilité, et, de plus, possesseur d'une grande fortune, se prit à sourire et dit :

— Puisque la chose vous tient tant à cœur, et que je puis vous satisfaire, je vais éclairer le fait. Pendant la guerre, chaque lettre était, de notre part, l'objet d'une attention particulière, informés que des espions se trouvaient dans notre pays et donnaient avis à l'ennemi de tout ce qui pouvait être avantageux pour lui et désavantageux pour nous. Or, il advint qu'un paquet de lettres, dont les unes étaient arrivées par la poste et les autres par messager, me fut remis. L'une d'elles portait cette adresse : *A ma chère mère, veuve du maître tourneur Ost, avec* 6 *kreutzers inclus*. La chose me sembla un peu singulière : le port seul coûtait plus de 6 kreutzers. La lettre me parut d'autant plus suspecte que souvent les espions, pour faire passer plus facilement les avis, les adressaient, sous des formes très-simples, à des gens des plus communs

et des moins propres à éveiller les soupçons. J'ouvris donc la lettre. Mais, dis-je en moi-mêne, j'ai fort bien connu le feu tourneur Ost; il est né sur ma terre de Cornfeld, et était fort honnête homme. Il m'a tourné maints et maints jolis tuyaux de pipe. Dieu lui fasse paix! La lettre, empreinte d'une tendresse vraiment filiale, me toucha vivement. J'avais reçu la veille un rouleau de doubles ducats, et je pouvais, à la rigueur, me passer de quelques-uns. J'ôtai les kreutzers de la lettre, et les y remplaçai par un nombre égal de pièces d'or. Maintenant, remercions Dieu de ce que cette fantaisie de ma part, dirigée par le doigt de la Providence, a été si riche en heureux événements. Je présumais bien, poursuivit le colonel, que le dîner ne se passerait point sans qu'il fût question des kreutzers rouges; et comme je les ai soigneusement conservés, j'ai cru devoir les prendre avec moi, dans l'intention de les distribuer aux personnes intéressées à l'affaire; car, du moment que Dieu a béni à ce point les kreutzers rouges, nul doute que chacun de nous n'attache plus de prix à l'un de ces kreutzers qu'à une pièce d'or.

Là-dessus, il en donna un à Mme Delorme et un à mon capitaine.

— J'en garde un pour moi, dit-il; puis, posant les trois autres près de son assiette : — Ceux-ci, continua-t-il, sont pour Georges, pour sa mère et pour sa sœur.

— Ce kreutzer rouge, dit Mme Delorme, les yeux attachés sur la pièce qu'elle tenait entre les doigts, auquel se rattachent tant de chers souvenirs, puisque, par une sage disposition de la divine Providence, il a, en quelque sorte, sauvé la vie de mon neveu, a pour moi bien plus de prix que ne pourrait en avoir une médaille d'or, et je suis sûre que, tous tant que vous êtes, vous partagez à cet égard mon opinion.

Chacun s'empressa, en effet, de témoigner son assentiment.

Mon capitaine prit ensuite la parole et dit :

— Mes parents, selon la prière que je leur en ai faite, se disposent à témoigner leur reconnaissance à mon cher Georges et à améliorer la position de sa mère. La maison de la pauvre veuve se trouve, par suite de la mort prématurée de son mari et de plusieurs autres malheurs, grevée de dettes. Georges désespère presque de pouvoir la libérer et s'y établir. Nous nous sommes donc proposé, vu l'éminent service qu'il m'a rendu, de le mettre dans une position plus prospère, et cela en le gratifiant d'une certaine somme d'argent.

— Dans ce cas, dit le colonel, j'y contribuerai de bon cœur.

Lorsqu'on se fut levé de table, et que tous les convives, hors le colonel, se furent retirés, celui-ci me fit venir et se concerta, relativement à nos affaires, avec Mme Delorme et mon maître. Ils déci-

dèrent que les dettes contractées, par suite de revers, par notre père défunt, seraient payées, et que je serais mis à même d'exercer ma profession d'une manière lucrative et libre de toute inquiétude. Monsieur le colonel s'est engagé, maintenant que la paix est conclue, à m'obtenir un congé définitif, afin que je puisse prendre sur-le-champ possession de la maison et de l'atelier. Avant la fin du mois, tout sera terminé.

Monsieur le colonel m'ordonna ensuite de faire monter ma sœur; il l'accueillit avec la plus grande bonté, lui dit mille choses flatteuses, lui donna les trois kreutzers rouges et ajouta :

— Partage-les avec ta mère et ton frère, et sois toujours aussi bonne fille et aussi bonne sœur que tu l'as été jusqu'ici. Ces kreutzers doivent vous être à tous deux un agréable souvenir, qui vous rappellera sans cesse cette vérité : « Dieu récompense la piété filiale. » Votre mère, de son côté, ne pourra jeter une seule fois les yeux sur son kreutzer sans goûter une douce jouissance de vous avoir si bien élevés tous deux.

Maintenant, ma très-chère mère, unissons nos actions de grâces envers Dieu, de ce qu'il a daigné nous tirer si miséricordieusement de tous nos besoins et de toutes nos misères. Je ne tarderai pas à me rendre auprès de vous. Et comme les années commencent à vous rendre pénibles les soins du ménage, je prendrai avec moi notre chère Mar-

guerite. Réunis ainsi tous les trois, nos jours s'écouleront au sein de l'affection, de la concorde et du bonheur.

En enfants pleins de tendresse pour vous, nous ne pouvons, ma sœur et moi, nous montrer assez reconnaissants envers le bon Dieu de ce qu'il nous met ainsi à même de vous préparer une vieillesse douce et tranquille.

Marguerite et moi, qui avons tous deux signé cette lettre, sommes pour la vie, et dans les mêmes sentiments de tendresse filiale,

Vos très-reconnaissants et très-dévoués enfants,

GEORGES et MARGUERITE.

L'INCENDIE

EXTRAIT DES LETTRES D'ALOÏSE MAY A SA MÈRE

LETTRE PREMIÈRE.

Ma très-chère mère,

Le Ciel soit loué de m'avoir accordé le bonheur de vous revoir et de vous retrouver en bonne santé ! Qu'il est doux pour mon cœur que, toute pauvre veuve que vous êtes, vous ayez toujours vécu heureuse et à l'abri du besoin, grâce au travail de vos mains et aux faibles secours que j'ai pu vous envoyer jusqu'ici ! Ce qui ajoute à mon contentement, c'est que je me vois à la veille d'obtenir

un emploi plus lucratif et qui me mettra à même de subvenir plus largement à vos besoins. Grâce à votre piété sincère, ainsi qu'à votre amour maternel, je me sens affermi pour longtemps dans la vertu; aussi est-ce animé d'un nouveau zèle que je continue mon voyage. J'espère bien qu'en dépit de la saison la plus mauvaise et la plus froide de l'année, j'arriverai à bon port, et qu'alors je saurai, après avoir été longtemps simple commis, mériter encore la satisfaction de mon patron, en qualité de teneur de livres d'une grande maison de commerce.

Fidèle à la promesse que je vous en ai faite, je vous donnerai de temps en temps de mes nouvelles pendant mon voyage, et, bien qu'il soit dans mes habitudes de n'écrire que des lettres assez courtes, à l'avenir et à commencer par celle-ci, vous n'en aurez plus de moi que de longues à lire. Jusqu'ici mon voyage a été, grâce au Ciel, très-heureux. Il ne m'est rien arrivé de bien remarquable, hors un événement que je vais vous raconter avec quelques détails.

Il était déjà tard lorsque j'arrivai hier au soir à Bergheim. Je descendis à l'auberge. N'ayant rien à faire dans cette ville, et voulant en partir le lendemain au point du jour, je me couchai de bonne heure. Mais, à minuit, ma chambre se trouva remplie d'une clarté tellement vive, que tout profondément endormi que j'étais, je m'éveillai. A la vue

de tous les toits voisins, dont la couche épaisse de neige qui les couvrait réfléchissait un éclat éblouissant mêlé d'une teinte rougeâtre, je crus d'abord que je rêvais. Mais tout à coup le tocsin se fit entendre, et la générale battit dans les rues. Je m'élance de mon lit, je saute à la fenêtre, et je vois sortir d'une grande maison, à l'extrémité de la rue, des tourbillons d'une fumée noire, épaisse et lançant dans les airs d'énormes colonnes de flammes. Je m'habillai avec toute la promptitude possible et courus sur le lieu du désastre. Les pompes à incendie, roulant bruyamment sur le pavé, y arrivèrent bientôt aussi, mais il n'y avait encore qu'un petit nombre de travailleurs. Cependant le propriétaire de la maison incendiée, sa femme et ses deux enfants étaient là, tous à demi nus, regardant d'un œil hagard les flammes dévorantes, se tordant les mains et jetant les hauts cris; de leur côté, les domestiques sortaient de la maison, courbant sous le poids d'objets de toute espèce qu'ils venaient d'arracher à la fureur de l'incendie. Je me mis à une pompe, et demandai de l'eau. Il m'en vint dans des baquets que l'on remplissait à la fontaine la plus voisine. Peu à peu les habitants, à demi endormis et le pas encore mal assuré, accoururent de toutes parts. On les rangea sur deux files, pour se passer de main en main les seaux dont ils s'étaient munis. Tout à coup un cri déchirant part de l'autre façade de la maison. J'y vole avec la promptitude

de l'éclair et dans l'intention de porter secours en cas d'un nouveau malheur. C'étaient deux jeunes enfants demeurés dans les flammes. Les parents, dans leur consternation, n'avaient pu le remarquer plus tôt. Le père, pâle comme la mort, était là immobile et les bras étendus vers les croisées du troisième étage, tandis que la mère, à genoux, élevait ses deux mains vers le ciel, dont elle implorait le secours. Deux enfants, un garçon et une fille, âgés de douze à treize ans, étaient près de leurs parents, joignant leurs petites mains au-dessus de leurs têtes, pleuraient et criaient :

— O notre cher Antonin ! O notre bon Édouard ! Ah ! ils vont périr ! O vous, Dieu bon et miséricordieux, assistez-les !

Cependant une échelle avait été apportée et appliquée sous l'une des croisées. Mais personne ne voulait se hasarder à y monter, car au même instant une partie de la charpente enflammée s'écroula avec un épouvantable fracas. Des tourbillons d'une noire fumée s'élevèrent de nouveau dans les airs, et une pluie d'étincelles assaillit les témoins de ce triste spectacle. L'un des deux hommes qui avaient apporté l'échelle s'écrie :

— Arrière ! voilà le haut de la charpente qui s'écroule !

— Bon Dieu ! dit l'autre, les pauvres enfants sont perdus ! Quand même il se trouverait quelqn'un pour monter à leur secours, ce serait trop tard !

Puis, d'un saut, le voilà loin. Et toute la foule de s'éloigner avec effroi. On vit bientôt, en effet, le faîte de la maison, lequel était presque entièrement en bois et déjà atteint par les flammes, pencher en avant et menacer de s'abîmer à chaque instant.

— Au nom de Dieu, hasardons! dis-je en moi-même, son bras me soutiendra.

Je monte à l'échelle avec toute la célérité possible, et parviens, bien que l'échelle se trouvât un peu trop courte, à atteindre la fenêtre. Et quel spectacle se présente alors à mes regards! Une horrible lumière, le reflet rougeâtre de l'incendie, éclairait la chambre au milieu de laquelle étaient, à genoux et en chemise, deux fort jolis petits garçons. Ils élevaient les mains vers le ciel et s'écriaient en sanglotant :

— O Dieu! ô Père céleste! ayez pitié de nous! Nous vous en conjurons, assistez-nous! Ne nous laissez pas brûler!

Déjà le plafond et les portes étaient en flammes. J'enfonce la fenêtre, et aussitôt le feu ayant reçu de l'air, redouble de violence, et une épouvantable fumée sort par la croisée. Sans perdre un instant, je saute dans la chambre, saisis les deux enfants et les pose sur la fenêtre. A leur aspect, la foule pousse un cri de joie. Je ressors, mais je suis longtemps à tâtonner pour parvenir à retrouver l'échelle. Je dis à l'un des enfants de se cramponner

fortement à mon cou, et j'enlève l'autre en l'entourant de mon bras. Cela fait, je m'efforce, pour avoir un point d'appui, de porter à l'échelle la main qui me restait libre ; et ici ma position devient extrêmement critique. Un violent cri d'effroi part de toutes les bouches. Parmi la foule des spectateurs qui suivaient des yeux tous mes mouvements, j'entends l'un s'écrier :

— Ah ! Dieu ! il ne peut les sauver !

— Mon Dieu ! les voilà qui vont tomber tous les trois.

— Dieu lui soit en aide ! s'écria-t-on de plusieurs points à la fois. Dieu prenne en pitié ces petits enfants !

Ceux-ci, de leur côté, pleuraient tout haut d'effroi et de détresse. Je n'étais pas, je l'avouerai, moi-même médiocrement embarrassé : comment, chargé que j'étais des deux enfants, pouvoir saisir l'échelle, puis la descendre avec une seule main pour me défendre de ses oscillations continuelles ? Mais, avec l'aide de Dieu, j'en vins à bout et j'arrivai heureusement au dernier échelon avec mon précieux fardeau, et aux acclamations joyeuses de la foule.

Je me hâtai de conduire les deux enfants dans les bras de leurs parents. A la vue du danger que couraient ses chers enfants, la mère était tombée sans connaissance. La voyant en cet état, son mari avait voulu la transporter dans une maison voi-

sine; mais succombant lui-même de douleur et d'effroi, il n'en avait pas eu la force; elle était retombée et était là gisante sur une couche épaisse de neige, et son mari n'avait pu que s'agenouiller auprès d'elle. De leur côté, les deux aînés des enfants s'efforçaient de soutenir la tête et les épaules de leur mère. Au moment où je m'approchais de ces infortunés parents avec les deux autres enfants, dont je portais l'un et conduisais l'autre par la main, celui-ci s'élança vers son père en s'écriant :

— Mon cher papa !

Le père se leva précipitamment, prit l'enfant dans ses bras et s'écria :

— Dieu soit loué ! J'abandonne volontiers aux flammes tout ce que je possède : mes plus chers trésors sont sauvés.

Les exclamations joyeuses du père et la voix perçante de l'enfant réveillèrent dans la mère le sens de l'ouïe, et elle revint à elle. Je lui présentai l'au tre enfant. Elle l'enleva dans ses bras avec le même empressement que s'il eût encore été exposé à la fureur des flammes, le pressa contre son sein, et ne put, dans son ravissement, que pleurer et gémir; mais elle me lança n u regard de reconnaissance que je n'oublierai de ma vie.

Je revolai à ma pompe. Ce fut l'affaire de quelques heures pour se rendre maître du feu. Le danger avait disparu. Il sonnait six heures à l'horloge de la tour, quand je rentrai à mon auberge, devant

la porte de laquelle se trouvaient mes deux compagnons de voyage, déjà enveloppés de leurs manteaux et attendant avec impatience mon retour. Je courus à ma chambre, pris mon manteau et mon petit bagage, payai ma dépense, en avalant debout et à la hâte une tasse de café, et je repris ma place dans la voiture à côté des deux messieurs dont je viens de parler.

Ne croyez pas, ma bonne mère, que la vanité ait la moindre part au récit que vous venez de lire. Mon unique intention a été de vous faire plaisir, et je vous promets que jamais un étranger n'en entendra un mot de ma bouche. Mais quant à nous deux, nous ne faisons qu'un cœur et qu'une âme.

Du reste, je ne puis me glorifier de rien. Si j'ai fait une bonne action, c'est uniquement à Dieu et à vous que je le dois : à Dieu, qui m'a donné le courage nécessaire; à vous, ma bonne mère, qui m'avez appris dès mon enfance à agir ainsi. Oh! que de fois et avec quelle onction vous m'avez proposé l'exemple de notre divin Sauveur! Oh! toutes vos paroles me sont encore présentes à l'esprit.

— Il nous a aimés jusqu'à la mort, me disiez-vous; nous devons donc nous aimer les uns les autres. C'est par pur amour pour nous qu'il a donné sa vie; nous devons donc, lorsqu'il le faut, être prêts à nous faire réciproquement, et par charité chrétienne, le sacrifice de notre vie.

Ma très-chère mère, c'est dans une très-bonne auberge d'un petit village, où nous sommes arrivés aujourd'hui très-tard, que je vous écris cette lettre. Je dois demain, de grand matin, me rendre chez plusieurs commerçants d'ici avec lesquels j'ai à régler des comptes assez considérables. Après-demain, au point du jour, nous pousserons plus loin; je ne puis donc me dispenser de prendre un peu de repos. Ainsi, bonne nuit, ô la meilleure des mères !

Dieu soit avec vous et avec votre tout affectionné et reconnaissant fils.

ALOÏSE.

—

LETTRE DEUXIÈME.

Ma très-chère mère,

Me voici arrivé très-heureusement à ma destination; mais aussi, ô ma tendre mère! que les choses ont changé pendant mon absence! Tout radieux d'avoir réussi dans toutes les affaires qui avaient été le but de mon voyage, je n'eus rien de plus pressé que de voler au cabinet de mon patron, M. Walther; mais lui, qui avait toujours été si bon et si affable pour moi, demeura tranquillement as-

sis à son bureau et me regarda d'un air sombre et courroucé.

— Sortez, me dit-il avec mépris; dès ce moment tout est rompu entre nous, et je n'ai plus que faire de vos services. La place de teneur de livres, que je vous avais destinée, je l'ai donnée à un homme plus fidèle que vous ; et celle que cet avancement a laissée vacante est occupée par un jeune homme probe et plus digne que vous de ma confiance. Sortez, vous dis-je, et ne reparaissez jamais devant moi.

Cette réception, à laquelle j'étais si loin de m'attendre, me jeta dans une telle surprise, que je demeurai comme pétrifié et hors d'état d'articuler un seul mot.

— Est-il possible, répondis-je enfin, que vous me parliez de la sorte! En quoi ai-je perdu votre bienveillance, Monsieur et cher patron?

— Vous pouvez vous dispenser de m'appeler ainsi, reprit-il avec dédain; vous ne savez que trop bien que vous avez payé d'ingratitude mes bontés pour vous, que vous avez abusé de ma confiance, que vous m'avez volé, enfin.

— Je ne suis point un voleur! m'écriai-je, outré de dépit et d'indignation. Qui donc a profité de mon absence pour me noircir et me calomnier ainsi auprès de vous? Faites-le paraître, le lâche, le calomniateur, je l'attends.

— Celui qui a éveillé mon attention, repartit mon

patron, est un fort honnête homme. J'ai pendant longtemps refusé d'ajouter foi à ses paroles; mais à la fin des preuves irrécusables m'ont convaincu de votre méfait.

— De quel méfait? m'écriai-je; nommez-le-moi. Je ne me sens coupable d'aucun méfait. Expliquez-vous.

— Eh bien! je vais m'expliquer, répondit-il.

Pour vous rendre cette explication claire et parfaitement intelligible, je suis obligé, ma chère et tendre mère, de vous mettre au fait de ce qui s'est passé antérieurement et de reprendre la chose d'un peu plus loin.

Mon patron est amateur passionné des monnaies qui, soit par leur rareté, leur antiquité ou les événements remarquables en mémoire desquels elles ont été frappées, soit enfin par l'art avec lequel elles ont été exécutées, peuvent être d'un grand prix à ses yeux. Aussi a-t-il fait une charmante collection de ces sortes de pièces, dont il porte, il faut l'avouer, la passion un peu trop loin; car il n'y a pas jusqu'à ses amis qui ne l'en raillent quelquefois. Cependant je suis moi-même assez amateur de ces belles médailles, et il m'est arrivé de pouvoir lire les légendes de quelques antiques monnaies romaines que mon patron ne pouvait déchiffrer. A dater de ce jour, il ne manquait pas de me montrer chaque pièce antique dont il venait, souvent au prix d'un bel argent, de faire l'acquisition, et cette cir-

constance me valut de sa part une grande confiance. Les choses en étaient là lorsque, quelque temps avant mon voyage, mon patron remarqua que, parmi les différentes monnaies qu'il laissait constamment sur son bureau pour lui servir de récréation, il en disparaissait tantôt l'une, tantôt l'autre, qui, pour n'être que d'argent, ou même tout simplement de cuivre, n'en étaient pas moins précieuses à ses yeux. Cependant aucune soustraction de ce genre n'avait eu lieu postérieurement à mon départ. Parmi des pièces assez insignifiantes, M. Walther en mêla à dessein quelques-unes de plus grande valeur et se mit à épier le voleur; mais les pièces demeurèrent intactes. C'est alors que, au dire de mon patron, un ami, dont il croit devoir taire le nom, lui aurait confidentiellement insinué qu'il se pourrait pourtant que, vu mon goût décidé pour les belles monnaies, je m'en fusse approprié les plus intéressantes, imputation que mon patron aurait toutefois toujours écartée.

Or, il arriva que deux voyageurs de distinction se présentèrent chez M. Walther, dans le désir de voir sa collection de médailles. Mon patron se fit le plus grand plaisir de leur présenter, les unes après les autres, toutes les belles pièces, tant en or qu'en argent, qu'il possédait, et qui occupaient les nombreux compartiments d'une élégante cassette. Après avoir suffisamment prôné l'antiquité, la beauté et la rareté de ces différentes pièces :

— Je vais maintenant, dit-il aux amateurs, vous montrer les deux morceaux les plus rares, les plus précieux que l'on puisse voir.

C'étaient deux grandes médailles en or que, pour les mieux conserver, il tenait renfermées dans un étui de maroquin vert et doublé intérieurement de velours rouge. Les deux antiquaires s'attendaient à être ravis en extase. Il ouvrit l'étui d'un air de précaution et d'importance. Mais il était vide et les deux médailles en avaient disparu. Mon patron entra dans une fureur épouvantable. On lui eût volé tous les rouleaux de ducats entassés dans sa caisse, qu'il ne se fût pas emporté à ce point. « Oh! le voleur! le coquin! » s'écria-t-il, et cela avec une telle violence, que les deux étrangers, effrayés, portèrent chacun la main à leur canne et à leur chapeau, et se hâtèrent de prendre congé de M. Walther, tout en déplorant la perte qu'il venait de faire.

Dès ce moment, mon patron fut intimement convaincu que j'étais le voleur des médailles. Rarement il avait laissé passer un jour sans ouvrir son cabinet de monnaies (c'est le nom qu'il donne à sa cassette), mais il n'avait fait grande attention qu'aux pièces qu'il ne possédait que depuis peu, tandis qu'il n'avait plus regardé les deux objets de son affection, dont l'acquisition remontait déjà à plusieurs années, et qu'il avait tournés et retournés cent fois. L'étui n'ayant pas bougé de sa place, il

n'avait pas conçu le moindre soupçon que les deux pièces en eussent été enlevées. Mais du moment qu'elles ne s'y trouvèrent plus, nul doute, selon lui, que je ne fusse le voleur. Il prétendit que je n'avais fait cette soustraction, avant mon départ, que pour lui donner le change s'il venait à découvrir le vol, et pour faire planer ses soupçons sur quelque autre. Comme je ne voulais prendre avec moi qu'une petite malle, j'avais laissé mon grand coffre dans ma chambre, et en avais remis la clef, ainsi que celle de la chambre, à mon patron, qui, dans son accès de colère, s'empressa d'ouvrir le coffre, sur le fond duquel il trouva les deux médailles soigneusement enveloppées de papier de soie et cachées dans un vieux bonnet de nuit. Mais autant mon patron fut charmé de retrouver ses pièces chéries, autant il fut indigné de se voir traité avec tant de bassesse et de perfidie par un homme auquel il avait donné toute sa confiance.

Lorsqu'il m'eut ainsi raconté l'événement avec toutes les circonstances, je vis clairement toute la trame. Il fallait qu'il y eût quelqu'un (bien que je ne susse sur qui porter mes soupçons) qui, pour me perdre dans l'esprit de mon patron, eût enlevé les différentes monnaies de cuivre ou d'argent qui précédemment avaient par-ci par-là disparu. Cette même personne, sans doute, avait également soustrait les deux pièces d'or, les avait cachées dans mon coffre, et avait suggéré à mon patron l'idée

de les y chercher. C'est ce que je voulus faire comprendre à M. Walther. Mais il me coupait toujours la parole, ou donnait à tout une autre interprétation.

— Si c'était moi, lui dis-je entre autres choses, qui eusse volé et caché dans mon coffre les deux médailles, je me fusse bien gardé de déposer mes clefs entre vos mains.

Mais il s'écria :

— C'est justement en cela que je vous reconnais pour un coquin rusé, et qui n'en est pas à son coup d'essai. Par cette prétendue marque de confiance, vous avez seulement voulu donner une autre direction à mes recherches. Otez-vous de mes yeux, et félicitez-vous d'en être quitte à ce prix. Je pourrais, et vous le mériteriez, vous faire enfermer dans une maison de force; mais par égard, tant pour feu votre père, qui était honnête homme, que pour votre respectable mère, à qui cette histoire mettrait la mort dans l'âme, je veux bien me taire et ne révéler à personne votre odieux forfait.

Je voulus répliquer; mais il ouvrit la porte et dit :

— Délivrez-moi bien vite de votre présence, et faites à l'instant charger votre coffre et toutes vos guenilles. Je ne veux plus sous mon toit ni de vous, ni de rien qui vous appartienne.

Quant à vous, ma chère mère, à quoi bon vous protester ici que je suis complétement innocent du crime que l'on m'impute? Dès mon bas âge vous

avez su m'inspirer le respect le plus sacré envers Dieu et ses saints commandements. L'horreur que vous m'avez inculquée pour tout péché, quelque léger qu'il soit, est trop profondément gravée dans mon cœur pour que je puisse m'être oublié à ce point. D'ailleurs, jamais vous n'avez, à ce que je crois, entendu dire que j'aie fait tort d'une obole à qui que ce soit. Vous êtes bien convaincue de mon innocence. Cependant je ne laisse pas d'être très en peine de voir mon honneur ainsi compromis. On est fort intrigué ici de ce que je n'ai pas obtenu la place de teneur de livres et de ce que j'ai dû quitter si inopinément la maison. La raison n'en étant pas connue, on la présume très-grave, et des bruits de toute nature circulent à ce sujet par la ville. Mais je mets en Dieu la ferme confiance que mon innocence finira par venir au jour.

En attendant, j'ai loué ici une mansarde. Je lis, prie et sors peu. Je donne des leçons de langue anglaise, pour ne pas être à rien faire, et aussi pour gagner quelque chose. Portez-vous bien et priez pour votre malheureux fils.

ALOÏSE.

—

LETTRE TROISIÈME.

Ma chère et bonne mère,

Dieu soit loué et béni ! Il vient de proclamer

mon innocence. C'est une étonnante histoire qu'il faut que je vous raconte dès le commencement, bien que ce qu'il en résulte d'heureux pour moi ne vienne que vers la fin.

Vous n'avez pas oublié l'incendie dont je vous ai parlé dans l'une de mes précédentes lettres et à l'occasion duquel j'ai eu le bonheur, avec le secours de Dieu, de sauver la vie à deux intéressants enfants. Leur père, M. Bellini, avait prêté à un négociant d'ici, nommé M. Finet, une somme de 1,000 fr. Or, M. Bellini, voulant relever sa maison incendiée, se trouva dans le cas d'avoir besoin de son argent. Sur ces entrefaites, le négociant Finet était mort; mais la dette avait été prise et reconnue par le fils, qui en avait exactement payé les intérêts. M. Bellini écrivit donc à M. Finet fils, et lui réclama son capital. Persuadé qu'il avait affaire à un homme d'honneur, il fit, ce qui ne laissait pas d'être un peu imprudent, mention dans la lettre que l'obligation souscrite par le père, ainsi que les lettres écrites à ce sujet par le fils, avaient été brûlées. Ce dernier crut donc pouvoir nier et la dette contractée par son père, et la reconnaissance qu'il en avait faite lui-même; ce qui obligea M. Bellini d'avoir recours aux tribunaux. Les preuves qu'il put alléguer en sa faveur, toutes concluantes qu'elles fussent pour son droit, ne l'établissaient pas d'une manière victorieuse. Le tribunal crut donc devoir exiger serment de la part de M. Finet, qui, tout en

traitant M. Bellini d'impudent menteur, déclara qu'il était prêt à faire le serment exigé.

— Eh bien! dit alors M. Bellini, je préfère perdre mes 1,000 fr. plutôt que de vous mettre dans le cas de faire un faux serment.

L'affaire en demeura là, et fut pour ainsi dire oubliée.

Au commencement de la belle saison, M. Bellini, au moment de rebâtir sa maison, fit enlever les décombres qui en couvraient encore l'emplacement, opération qu'il eût été presque impossible de faire plus tôt, vu que ces décombres, détrempés de l'immense quantité d'eau qui avait servi à éteindre l'incendie, étaient devenus, par l'effet du froid, une masse compacte recouverte d'une épaisse couche de neige. M. Bellini ne quittait pas les travailleurs, qui, en déblayant, retrouvèrent différents objets de service, et même des lingots d'argent fondu. Enfin, et contre toute attente, on déterra aussi la petite caisse en fer dans laquelle le négociant conservait ses titres de créance avec toutes les pièces y relatives. Le plancher de la chambre s'était, lors de l'incendie, écroulé avec la cassette; mais nul doute qu'ils n'eussent été l'un et l'autre à l'instant enfouis sous une masse de décombres assez considérables pour arrêter l'action du feu; car les papiers, pour être devenus assez noirâtres, n'en étaient pas moins demeurés intacts et parfaitement lisibles.

M. Bellini n'eut donc rien de plus pressé que de présenter en justice tant son titre de créance que les lettres à lui adressées à ce sujet par M. Finet lui-même. Celui-ci fut obligé de comparaître. A peine eut-il jeté les yeux sur les papiers, qu'il devint pâle, tremblant, et fut forcé d'avouer la dette. En conséquence, il fut condamné au remboursement du capital avec les intérêts arriérés, aux frais du procès, et, de plus, à plusieurs années de prison, pour s'être montré disposé à faire un faux serment, disposition qu'il avait eu soin de faire consigner lui-même au protocole.

Or, c'était précisément ce M. Finet qui, sous prétexte de se perfectionner encore davantage dans les affaires commerciales, avait demandé à M. Walther l'autorisation de venir chaque jour passer, en qualité de surnuméraire, quelques heures dans sa maison. Il savait flatter le patron, était toujours mis avec beaucoup d'élégance et de recherche, et apportait à tout ce qu'il faisait une adresse et un zèle extraordinaires. C'était lui encore qui avait su inspirer à M. Walther de faux soupçons contre moi; enfin, il était le jeune homme qui avait obtenu la place de teneur de livres, laquelle m'avait d'abord été destinée.

M. Walther ne fut pas plutôt instruit des sourdes et perfides manœuvres du parjure Finet, que le voile lui tomba de devant les yeux. Il s'adressa sur-le-champ à l'autorité, et demanda que

l'on procédât judiciairement à une visite au domicile de M. Finet, pour voir si les différentes monnaies d'argent et de cuivre qui lui avaient été enlevées ne s'y trouvaient pas. Elles furent effectivement trouvées dans son secrétaire. En conséquence, cet homme parjure se vit de nouveau cité en justice, sous la prévention d'attentat à la propriété et à la réputation d'autrui, et condamné à plusieurs années d'emprisonnement.

N'étant pas sorti depuis plusieurs jours et n'ayant reçu aucune visite, j'ignorais complétement que l'on eût découvert les fourberies de Finet et retrouvé les monnaies, lorsque M. Walther entra tout à coup dans ma mansarde, les bras ouverts, et s'écria les larmes aux yeux :

— Vous êtes innocent! Finet m'a indignement trompé. C'est lui qui a volé mes monnaies d'argent et de cuivre, et qui ensuite, je le vois clairement maintenant, a enlevé de mon cabinet de monnaies les deux médailles d'or, et les a cachées dans votre coffre, dans l'unique but de vous faire perdre ma confiance. Je me suis laissé aller à trop de crédulité d'une part, et de l'autre à trop de vivacité. Malheureusement, ce vol blessait au vif ma passion favorite; autrement cette perte m'eût beaucoup moins affecté, et j'eusse agi avec plus de réflexion. Mais, hélas! du moment que l'homme abandonne son cœur à l'influence d'une passion quelconque, ou son esprit devient sans peine le

jouet du premier fourbe venu, ou il se trompe lui-même. J'ai été bien injuste envers vous. Veuillez me pardonner.

Nous tombâmes, en pleurant, dans les bras l'un de l'autre.

— Il faut maintenant, reprit-il, que vous me suiviez sur-le-champ; car, dès ce moment, si vous consentez à servir encore un homme qui a eu d'aussi grands torts envers vous, vous êtes mon premier teneur de livres. Finet est arrêté et doit aujourd'hui même entrer dans la maison de force.

Je demeurai tout stupéfait et demandai comment la fourberie de Finet était venue au jour.

— Quoi ! dit M. Walther, vous l'ignorez encore? Eh bien ! apprenez les odieuses manœuvres, l'horrible fausseté et l'hypocrisie de ce scélérat.

Mon patron me raconta tout ce qu'il en était, tant relativement à la dette que Finet avait osé nier et au faux serment qu'il avait été sur le point de prêter, que par rapport aux monnaies qu'il avait volées et qui s'étaient trouvées dans son secrétaire.

— Finet ! m'écriai-je à chaque nouveau méfait, quoi ! c'est lui qui a fait tout cela ! Est-il possible qu'il ait si mal agi à mon égard, lui que je croyais mon ami, qui affectait des sentiments si religieux ! Ses procédés m'ont paru toujours ceux d'un ami dévoué, et ses discours toujours très-édifiants.

— Oui, oui, dit M. Walther, c'est ainsi qu'il

m'avait aussi trompé moi-même. Mais le coquin ne visait qu'à obtenir la main de ma fille Émilie, et cherchait à gagner mes bonnes grâces par son zèle dans mes affaires, celles de ma fille par sa mise recherchée et ses gentillesses, et celles de ma femme par une grande apparence de piété. Ce que je trouve de plus coupable et de plus odieux dans sa conduite, c'est qu'il ait emprunté le voile de l'hypocrisie en affectant ainsi une fausse piété pour cacher ses méfaits. Dieu ne pouvait laisser longtemps impuni un homme impie et hypocrite à ce point. Mais suivez-moi donc! Toute ma maison brûle d'impatience de vous revoir.

M. Walther me prit le bras et me reconduisit ainsi jusque chez lui. En un instant l'histoire fut connue de toute la ville, et chacun me saluait avec le plus vif intérêt.

Lorsque nous arrivâmes à la maison, la mère, la fille, les commis, la cuisinière et les domestiques, tous étaient rassemblés à l'entrée de la maison et me reçurent avec de vives démonstrations de joie et d'affection. L'heure de dîner étant bientôt arrivée, Mme Walther dit :

— Ce jour est pour nous tous un jour de fête; je regrette que l'heure avancée nous empêche de le célébrer par un banquet convenable.

Mais M. Walther fit apporter le meilleur vin du Rhin qu'il eût dans sa cave, et porta ce toast : *A l'innocence reconnue.*

Tout à coup un tumulte se fit entendre à l'extérieur, et la foule accourut de toutes parts. Nous approchâmes de la fenêtre : c'était... M. Finet, qui, paré comme un prince, arrivait sur un chariot à ridelles. Il était assis sur une botte de paille, et un soldat armé de toutes pièces était à ses côtés. Lorsque je le vis ainsi passer, le visage pâle et les yeux baissés, je ne pus me défendre d'un sentiment de compassion pour lui. Mais M. Walther dit :

— M. Finet peut voir maintenant combien est vraie cette sentence de l'Évangile : *Il n'y a rien de si caché qui ne finisse par venir au jour.*

Adieu, ma chère et tendre mère. Remerciez Dieu avec votre reconnaissant fils.

ALOÏSE.

—

LETTRE QUATRIÈME.

Ma chère mère,

Que ma dernière lettre vous ait fait grand plaisir, c'est ce dont je ne doute nullement. Toutefois, celle-ci ne vous sera pas moins agréable, et vous ne la lirez pas sans émotion.

Comme nous allions, hier sur le soir, monsieur, madame, Mlle Emilie et moi, nous mettre à table pour prendre une tasse de thé, nous vîmes entrer une dame, belle, bien mise, et accompagnée de

deux petits garçons vraiment charmants. C'était Mme Bellini, qui, étant venue passer quelques jours chez un de ses parents qu'elle a ici, avait voulu faire aussi une visite à Mme Walther, dont elle avait été l'amie d'enfance. Quant à moi, je ne la reconnus pas ; car je ne l'avais vue qu'une fois, et encore dans un moment où elle était pâle et presque mourante. Elle ignorait, de son côté, que je me trouvasse dans cette maison, et n'avait, depuis l'incendie, nullement entendu parler de moi.

Cependant le plus petit des deux enfants ne m'eut pas plutôt remarqué, qu'il s'écria :

— Vois, maman, voici le monsieur qui a grimpé vers nous sur la grande échelle et qui est entré par la fenêtre, lorsque notre chambre brûlait.

— Hé ! oui, je vous reconnais ! dit l'autre : c'est vous qui nous avez descendus, mon petit frère et moi, et qui nous disiez de ne pas avoir peur lorsque l'échelle tremblait sous vos pieds, que les gens criaient, que le tambour battait, que le tocsin sonnait, et que tout était en feu autour de nous.

La mère, qui aussitôt était entrée dans la chambre, s'étant dirigée vers son amie pour l'embrasser, n'avait pas remarqué ce que ces enfants venaient de dire. Mais à ce mot de *feu*, elle tourna la tête, me regarda et s'écria :

— Mon Dieu !... oui, c'est bien vous ! Oh ! quoique je ne vous aie vu que quelques instants,

jamais vos traits ne s'effaceront de ma mémoire. Lorsque j'étais toute à mon désespoir, vous avez été pour moi un ange du ciel qui m'a non-seulement consolée, mais encore secourue. Oh! Dieu m'est témoin avec quelle ardeur j'ai toujours désiré de vous revoir, ne fût-ce qu'une seule fois en ma vie, pour vous exprimer toute la reconnaissance dont un cœur puisse être pénétré! Je ne le pus pas alors, et je ne le puis pas même en ce moment.

Tout en parlant ainsi, elle fondait en larmes.

— O mes enfants! reprit-elle en sanglotant, approchez-vous de ce monsieur... Ah! je ne sais pas même votre nom... Baisez, baisez les mains qui vous ont sauvé la vie! Sans cet homme généreux, vous eussiez été tous deux dévorés par les flammes et réduits en cendres!

Les deux enfants se mirent à pleurer aussi, et mes mains étaient baignées de leurs larmes. Mon patron sentit également ses yeux s'humecter; quant à sa femme et à sa fille, elles ne déguisaient nullement les pleurs que cette scène attendrissante leur arrachait.

— Voilà une histoire, dit M. Walther, dont je n'ai jamais entendu dire un mot. Venez, madame Bellini, prenez place sur le sopha, et veuillez nous la raconter. Et vous, monsieur May, je veux que vous vous placiez à côté de madame.

Je voulus laisser cette place d'honneur à la maîtresse de la maison, mais tous insistèrent pour

que je l'occupasse moi-même, et je fus forcé de céder.

Je m'assis donc; et comme les deux enfants, sans quitter mes mains, se pressaient contre moi, l'un d'un côté et l'autre de l'autre, je pris le plus jeune sur mes genoux, tandis que l'aîné se cramponnait à mon bras. Quant à mon patron, il se plaça entre sa femme et sa fille, sur l'un des siéges que l'on avait approchés.

Mme Bellini fit le récit de l'incendie avec beaucoup d'âme et de chaleur; mais ses traits reprirent une pâleur mortelle quand elle en vint à l'indicible effroi et aux terribles angoisses qui l'avaient assaillie, lorsqu'elle avait remarqué l'absence des deux enfants, lorsqu'elle avait appris qu'ils se trouvaient encore dans leur chambre à coucher au troisième étage, et que l'énorme échelle avait été apportée et appuyée au milieu des clameurs déchirantes de la foule.

— Ah! s'écria-t-elle, j'y courus, j'élevai les yeux et je vis sur la fenêtre le terrible reflet des flammes qui dévoraient l'intérieur. A cette vue, je sentis mon cœur faillir et mes genoux se dérober sous moi.

Ici nous ne pûmes, tous tant que nous étions, nous empêcher de frissonner.

Elle raconta ensuite comment ses deux enfants avaient échappé aux flammes, et sut tellement relever les périls de cette entreprise, que moi-même

j'en fus effrayé, et que le danger me parut beaucoup plus grand que je ne l'avais cru dans le moment de l'action ; je le lui fis remarquer.

— Oh ! non, répondit-elle, le danger n'était pas aussi petit que votre modestie cherche à nous le faire croire. Lorsque je vous vis vacillant au haut de l'échelle et chargé de mes deux enfants, tandis que des bouffées de flammes et de fumée sortaient de toutes les fenêtres, qu'une pluie d'étincelles vous assaillait, que le faîte de la maison brûlait, craquait et s'ébranlait, oh ! alors mes sens m'abandonnèrent, et je tombai évanouie !

— Assez, assez ! s'écria Mme Walther ; la tête me tourne aussi.

— En vérité, dit Mlle Émilie, je me sens également tout près de défaillir !

— C'est un fait incontestable, reprit d'un ton plus calme Mme Bellini en se tournant vers moi, que votre vie et celle de ces deux enfants ont couru le danger le plus imminent. Voici ce que plusieurs hommes, connus pour leur intrépidité, m'ont dit après l'événement : « Si nous n'avons pas sauvé vos enfants, ce n'est certainement pas que nous ayons manqué de bonne volonté, mais c'est que la chose nous parut tout à fait impossible. C'est Dieu qui a envoyé ce courageux étranger; car il ne fallait rien moins qu'un miracle pour sauver vos enfants. Effectivement, il ne s'en est fallu que de quelques instants que le comble enflammé, s'é-

croulant avec des craquements épouvantables et de nouveaux tourbillons d'une noire fumée, n'écrasât les deux enfants avec leur libérateur. Encore une fois, c'est Dieu qui a miraculeusement sauvé vos enfants, en se servant de ce monsieur comme d'un instrument de sa miséricorde. »

Puis, les yeux baignés de larmes, elle me prit la main et dit :

— Oh ! si nous savions, mon époux et moi, en quoi nous pourrions vous être agréables et vous rendre service !

— Je ne veux, répondis-je avec émotion, d'autre récompense que la joie et la reconnaissance que ressent votre cœur maternel; pour le moment, je n'ai besoin de rien. Si je devais éprouver un jour quelque embarras, ce serait certainement à M. Bellini et à vous, Madame, que je m'adresserais.

— C'est convenu, dit-elle.

Puis, se tournant vers les deux petits garçons :

— Eh bien ! Antonin, dit-elle en s'adressant à l'aîné, que donneras-tu à monsieur?

— Mon tambour, répondit l'enfant, et aussi le petit écureuil que j'ai à la maison.

— Et toi, Édouard, continua-t-elle, quel présent veux-tu lui faire?

— Toutes les belles choses que je recevrai pour étrennes au nouvel an seront pour lui, maman, répondit l'enfant.

A ces réponses naïves, les dames sourirent et pleurèrent d'attendrissement.

— Cette intéressante histoire, dit M. Walther en se levant, nous a totalement fait perdre de vue notre thé. Toutefois, ajouta-t-il en s'essuyant les yeux, elle a su nous humecter à sa manière. Pourtant il m'est impossible de voir une si tendre mère et ses deux charmants enfants s'en aller ainsi les yeux mouillés et la bouche sèche; veuillez, Madame, accepter notre souper.

Mme Bellini répondit qu'elle se trouvait déjà engagée à un souper, auquel étaient invitées plusieurs de ses amies.

—Alors, à demain pour le dîner, dit M. Walther.

La dame répondit qu'elle avait également accepté une invitation pour le dîner du lendemain; qu'ensuite, vers le soir, son mari viendrait la chercher pour partir tous deux le lendemain au point du jour.

— Les choses étant ainsi, répliqua M. Walther, je vous attends demain, vous et M. Bellini, à un petit souper. Je n'admets aucune excuse.

Mme Bellini accepta, et nous l'accompagnâmes tous jusqu'à la porte de la maison.

Bonne nuit, ma chère mère; car c'est toujours de nuit que je vous écris, les affaires absorbant toutes mes journées. Quoique encore très-agité de ce que je viens de voir et d'entendre, j'espère dormir d'un bien paisible sommeil. On a beau dire,

elle est bien douce, la jouissance que laisse après elle une bonne action.

Dieu vous garde, ma bonne mère, ainsi que votre affectionné fils.

ALOÏSE.

—

LETTRE CINQUIÈME.

Très-chère mère,

Je reprends déjà la plume pour vous écrire... S ma précédente lettre vous a touchée, celle-ci vous enchantera. Vous ne sauriez vous imaginer quelle heureuse nouvelle j'ai à vous raconter !

Hier matin, à mon entrée dans leur chambre, M. et Mme Walther me saluèrent avec une bienveillance beaucoup plus marquée que de coutume; mais ce qui me frappa surtout, ce fut l'air, je pourrais dire rayonnant d'amitié, avec lequel Mlle Émilie me donna le bonjour. Nous prîmes le café ensemble; car, depuis ma rentrée dans la maison, on ne déjeune pas sans moi.

— Je suis mécontent de vous, me dit de l'air le plus gracieux M. Walther; pourquoi ne nous avez-vous pas dit le moindre mot de tout ce que Mme Bellini nous a raconté hier?

— En vérité, ajouta madame, cela n'est pas aimable de votre part.

— Notre main gauche, répondis-je, ne doit pas savoir, en pareil cas, ce que fait notre main droite. Je n'en ai dit mot à personne au monde, excepté à ma mère, à qui j'ai cru devoir écrire l'histoire dans tous ses détails.

— Dès ce moment, me dit avec une expression toute particulière Mme Walther, regardez-moi comme votre *mère*.

— Et moi, ajouta M. Walther, comme votre *père*.

Sans trop savoir comment interpréter de si flatteuses paroles, je me hâtai d'aller à mes affaires. J'avais ce jour-là une forte correspondance à expédier, et comme nous devions avoir à souper de si honorables convives, je voulais me hâter d'en finir avec mes lettres pour avoir ma soirée libre et pouvoir me livrer sans inquiétude aux plaisirs de la société. Je n'allai donc pas dîner en famille, me contentant de me faire apporter un morceau, que je mangeai à mon bureau.

Lorsque je me rendis, à l'heure du souper, dans la salle à manger, je n'y trouvai encore personne que M. Bellini et mon patron s'entretenant vivement; les dames s'étaient retirées dans une autre pièce... Dès que je parus, M. Bellini vint à moi avec beaucoup d'empressement, m'embrassa comme le sauveur de ses enfants, et m'adressa une protestation courte mais énergique de reconnaissance.

— Vous ne sauriez vous imaginer, me dit-il

ensuite, toutes les peines que nous nous sommes données pour découvrir votre nom et votre demeure. Je courus toutes les auberges. On m'apprit au Cerf-d'Or que vous étiez arrivé à une heure très-avancée et en compagnie de deux autres voyageurs que personne ne connaissait, non plus que votre cocher, et que vous en étiez reparti le lendemain à la pointe du jour. Ce sont là tous les renseignements que je pus recueillir. Nous nous informâmes ensuite dans toute la ville si personne ne vous connaissait. « Oh! que oui, nous répondait-on, que nous le connaissons ce monsieur étranger qui travaillait à la pompe avec tant d'ardeur, qu'il ne se souciait ni de gâter ses habits, ni de se mouiller jusqu'aux os, et qui s'est hasardé à pénétrer dans la maison incendiée. C'est un gaillard qui ne craint ni eau ni feu. Mais comment il s'appelle et où il demeure, c'est ce que nous ignorons complétement. » Cependant on me raconta encore de vous plusieurs traits qui me plurent. Vos deux compagnons de voyage, dont vous ne dûtes, sans doute, la société qu'au hasard, et qui se sentaient fort peu d'humeur de suivre votre exemple, étaient là à regarder fort tranquillement l'incendie et à fumer savoureusement chacun sa pipe. Mais vous sûtes bien, de la voix et du regard, relever l'inconvenance de leur conduite dans un pareil moment. « Hé! messieurs, leur criâtes-vous, c'est peut-être à ce feu que vous avez allumé vos pipes? Allons,

aux seaux! » Bien que tout confus de se voir ainsi interpellés, ils aimèrent mieux se retirer que travailler. Une pompe à incendie se trouvait obstruée et hors d'état de jouer, parce qu'il y était resté, par suite du précédent incendie, une certaine quantité d'eau, qui avait fini par s'y geler. On ne savait comment en tirer parti, lorsque vous criâtes : « Versez-y un peu d'eau chaude, mais non bouillante. » On suivit votre conseil, et bientôt la pompe fit son service. Ainsi, non-seulement vous vous êtes, dans cette circonstance, comporté en homme compatissant et généreux, mais vous avez encore déployé le courage et l'intelligence nécessaires pour dire la vérité aux uns et donner de bons conseils aux autres.

Cependant, ma bonne mère, je ne sais s'il est bien de ma part de vous écrire tant de choses flatteuses pour moi ; toujours puis-je vous assurer que je ne déteste rien tant que les louanges qu'on se donne à soi-même, et que, si je vous fais part de tous ces détails, c'est uniquement parce que je vous aime, que je cherche à vous donner de la satisfaction, et que je sais que vous trouverez plaisir à la lecture de cette lettre.

Les choses en étaient là lorsque les deux dames et Mlle Émilie entrèrent, toutes trois si élégamment parées, qu'on se serait cru à un jour de fête.

— J'ai un reproche à vous faire, dit Mme Walther

à Mme Bellini. Pourquoi n'avez-vous pas permis à vos deux aimables petits garçons de vous accompagner?

— Il arrive quelquefois, répondit M. Bellini, que les enfants sont déplacés dans une société composée de grandes personnes. On ne peut se livrer à une conversation un peu sérieuse, qu'ils n'y apportent le trouble ou qu'ils ne s'y ennuient. Ce n'est pas que j'aie à redouter ici les mauvaises impressions qui pourraient leur rester des discours et des plaisanteries de votre société; car chez vous ils ne sauraient rien apprendre que de bon. Tout ce que j'ai craint, c'est qu'ils ne fussent importuns.

— Mais non, répondit M. Walther; faites-les venir passer quelques moments avec nous. Il faut que les pauvres petits goûtent les gâteaux et les tartes dont Émilie veut bien nous régaler aujourd'hui. Comme il fait déjà sombre, je vais faire atteler sur-le-champ et leur envoyer la voiture.

Je m'offris à aller les chercher et les amenai. L'aspect de la table élégamment servie, des bougies étincelantes, de l'argenterie resplendissante et des jolies corbeilles remplies de fruits les enchanta tous deux. Au moment où, la prière faite, chacun se disposait à prendre place, M. Walther dit, en s'adressant aux deux enfants :

— Eh bien! mes petits amis, où voulez-vous vous placer?

— Près de M. May, s'écrièrent-ils tous deux.

Pendant le souper, la conversation retomba bientôt sur l'incendie. Mme Bellini raconta que, selon toutes les apparences, la catastrophe avait été causée par l'imprudence d'une servante, qui déjà une fois avait failli mettre le feu à la maison en remplissant un vase de bois de cendres encore brûlantes, et en le déposant dans la chambre la plus voisine, pour s'épargner la peine de le porter dans le petit caveau destiné à cet usage, imprudence qui lui avait mérité une verte et sévère réprimande. Elle ajouta que quelques personnes prétendaient pourtant que le feu avait été mis par malveillance.

— Je ne conçois pas, dit Mlle Émilie, que le bon Dieu puisse permettre que la négligence d'une servante ou la scélératesse d'un homme cause à de si braves gens non-seulement de la détresse, mais encore la perte de leur maison. Quant à moi, si je voyais quelque méchant enfant se disposer à détruire un nid d'oiseaux et à jeter l'épouvante au sein de cette petite famille, j'emploierais toutes mes forces pour l'empêcher d'accomplir son barbare projet. D'où vient donc que Dieu, qui aime les honnêtes gens beaucoup plus que nous ne pouvons aimer les oiseaux, n'empêche pas les méchants de causer un tel malheur?

— Ma chère demoiselle, repartit M. Bellini, je ne puis disconvenir que la perte de ma maison et

d'une grande partie de ma fortune n'ait été un grand malheur pour moi, pour ma femme et pour mes enfants; mais les avantages qui en sont résultés, tant pour nous-mêmes que pour une foule d'autres personnes, sont plus grands encore. Cet événement nous a fourni une nouvelle preuve de la fragilité et du néant de tous les biens terrestres, nous a convaincus que nous n'avons de refuge assuré qu'en Dieu seul, et nous a contraints d'avoir notre unique recours en lui. Oh! si vous aviez vu avec quelle ardeur nos voisins les plus exposés imploraient le secours de Dieu, avec quelle ferveur nous priions nous-mêmes à la vue de l'horrible danger que couraient nos enfants! Ce fut pour nous une occasion de nous exercer à la patience et à la résignation à la volonté divine, et pour une foule d'autres, de donner une preuve de leur humanité. C'est avec gratitude que je reconnais que nombre de grandes maisons de commerce m'ont fait remise de sommes assez considérables, et m'ont livré sur parole de nouvelles marchandises. Une foule, et même une foule très-considérable d'habitants des localités circonvoisines, qui eussent pu rester indifférents à l'incendie, n'ont pas manqué d'accourir en toute hâte pour aider à l'éteindre. Or, je vous le demande, s'il n'y avait ni incendies, ni dévastations causées par la grêle ou l'inondation, ni maladies contagieuses, ni autres fléaux de ce genre, comment la confiance en Dieu, la pa-

tience dans les souffrances, la bienfaisance envers les nécessiteux et les affligés, l'amour de l'humanité, lequel pousse l'héroïsme jusqu'au sacrifice de soi-même, la reconnaissance envers des bienfaiteurs, comment toutes ces vertus, qui sont précisément les plus belles, pourraient-elles se manifester? et que sont, au prix d'elles, tous les biens d'ici-bas?

— C'est parfaitement dit, s'écria M. Walther, et il n'y a pas jusqu'à moi, bien que mon domicile soit fort éloigné du vôtre, à qui votre désastre n'ait procuré de grands avantages. C'est de là que j'ai appris à connaître l'hypocrite Finet, qui avait su captiver ma confiance, et qui, comme si vous n'aviez pas déjà assez perdu par les flammes, voulait encore vous frustrer d'une somme assez considérable. Je ne puis que remercier le Ciel de m'être enfin débarrassé de lui. C'est de là encore que l'innocence de M. May est venue au jour, et que j'ai le plaisir de le revoir au sein de ma famille. La générosité avec laquelle il a exposé sa vie pour sauver celle de vos enfants ajoute infiniment à mon estime pour lui. Ma position à son égard est absolument la même que celle où vous vous trouvez à l'égard de vos enfants, que vous affectionnez beaucoup plus depuis qu'ils vous ont été rendus. C'est ainsi que Dieu sait changer en jouissances toutes les infortunes qu'il nous envoie.

Là-dessus, Mme Bellini fit signe à ses deux enfants et leur dit :

— Nous partons demain de très-bonne heure; ainsi, allez vous coucher, afin de bien dormir et d'être dispos pour le voyage.

Les deux petits se levèrent de table à l'instant, firent leur prière, baisèrent la main à M. et à Mme Walther en reconnaissance de leur bon régal, et se disposèrent, non toutefois sans avoir demandé la bénédiction de leur papa et de leur maman, à aller se mettre au lit. Je me préparai à les accompagner. Pendant que l'on mettait les chevaux à la voiture, Mme Walther fit apporter une boîte, y déposa, pour les enfants, de grands morceaux de gâteaux, une tarte tout entière; puis, prenant les beaux fruits qui étaient sur la table, elle en remplit entièrement la boîte.

— Il y a déjà longtemps, leur dit-elle, que vous regardez avec complaisance ces belles pommes rouges et ces belles poires jaunes, sans avoir pris la liberté d'en demander. C'est très-beau de votre part. Vous pourrez maintenant vous en régaler pendant la route.

— Oh! dit le petit Antonin, nous entendons bien porter les belles pommes et les belles poires jusqu'à la maison, pour les partager avec notre frère et notre sœur.

— Certainement, ajouta Édouard, et la tarte et les gâteaux aussi! Notre frère n'a pu nous accompagner ici, parce qu'il a commencé ses études; notre sœur n'a pas dû non plus négliger son

école. Ils n'en auront pas pour cela moins de plaisir pour les bonnes choses que nous leur aurons rapportées.

— Vous donnez là, dit M. Walther à Mme Bellini, une excellente éducation à vos enfants. Ils vous causeront toute la satisfaction possible.

— Dieu le veuille! répondit Mme Bellini. Dieu m'ayant donné une seconde fois ces deux enfants, j'ai fait vœu de les élever pour lui avec un nouveau zèle. Mais c'est là une tâche difficile. Le jeune âge est menacé de dangers encore plus terribles que les flammes et les flots; car ces deux éléments ne font périr que le corps, tandis que la séduction traîne après soi la mort éternelle. Daigne le Ciel m'accorder la sagesse nécessaire pour préserver mes enfants de tous les dangers du corps et de l'âme, et pour les arracher à la séduction, si jamais je les vois exposés à tomber dans ses piéges, avec autant de courage qu'en a montré leur généreux libérateur pour les arracher à la fureur des flammes.

A peine fus-je de retour et eus-je repris ma place, que mon patron se leva solennellement de son siége et me parla ainsi :

— Mon cher May, je vous dois une grande réparation pour les torts que j'ai eu le malheur d'avoir envers vous; j'éprouve aussi le désir de récompenser autant qu'il est en mon pouvoir votre généreuse conduite lors de l'incendie. Dès ce moment,

ma maison de commerce prendra le titre de *Walther et May*. Je vous donne la moitié de ma fortune et... la main de ma fille. J'ai remarqué entre vous et elle une inclination réciproque. Nous sommes, mon épouse et moi, d'accord sur ce sujet, et votre bonne mère n'y refusera pas son consentement. Donnez-vous la main l'un et l'autre, et que M. et Mme Bellini veuillent bien être témoins de vos fiançailles et, de plus, honorer la noce future de leur aimable présence.

A ces mots, je me sentis ivre de joie, et Émilie devint aussi rouge qu'une rose. Nous nous donnâmes la main, et M. Walther dit :

— Que Dieu vous bénisse, mes chers enfants.

Mme Walther, les larmes aux yeux, prononça les mêmes paroles; après quoi M. et Mme Bellini nous adressèrent les félicitations les plus cordiales.

Ma tendre mère, d'aujourd'hui en trois semaines je serai près de vous pour vous chercher et vous conduire à ma noce. Vous serez charmée de faire la connaissance de votre future belle-fille. C'est une jeune personne parfaitement élevée et une demoiselle accomplie sous tous les rapports. Je m'estime très-heureux d'avoir bientôt pour épouse la fille de parents aussi honorables ; et ce bonheur, je ne le dois qu'à la bonne éducation que vous avez su me donner, et dont je ne puis assez remercier et vous-même, ô la meilleure des mères, et mon digne père défunt. Ah ! que n'a-t-il assez vécu pour

partager notre joie ! Que de fois ne s'est-il pas imposé de dures privations pour me faire donner des connaisances qui me missent à même, non pas d'en tirer vanité, mais d'en faire un bon usage pour le temps présent et pour l'éternité ! Quelque cas qu'il fît cependant d'un esprit cultivé et des sciences utiles, il estimait encore davantage la piété et la vertu ; c'est lui qui m'a inspiré un saint respect envers Dieu et l'horreur de tout péché. Dieu veuille le lui rendre dans l'autre monde !

Maintenant, ma bonne mère, disposez-vous à vous mettre en route, et à vous fixer pour toujours auprès de nous. C'est le désir de M. et Mme Walther, qui vous enverront leur voiture et leurs chevaux. Ma chère fiancée vous fait ses salutations avec une vénération et une affection toutes filiales, et vous demande votre bénédiction maternelle. Combler de joie et de consolations vos vieux jours, tel est le vœu bien sincère de votre bonne fille Émilie et de votre fils affectionné et à jamais reconnaissant.

Aloïse.

LUCILE ET ANGÈLE

OU

LES DEUX ÉDUCATIONS

M. Duverger, riche banquier de la capitale, venait de mourir, laissant une fortune immense, une veuve et deux jeunes enfants. Lucile et Angèle (ainsi se nommaient ses filles) n'étaient pas dans un âge à pouvoir sentir la grandeur de la perte qu'elles venaient de faire; cependant elles pleuraient l'absence de leur père : les pauvres petites ne pouvaient s'imaginer qu'elles en étaient séparées pour toujours! La mort, ce passage d'une vie de misère à une autre plus heureuse, était incompréhensible pour leur jeune intelligence.

Lucile et Angèle éprouvaient la privation de leur premier ami; il n'était plus là pour partager leurs jeux et leurs plaisirs ; c'était ce qui causait leur chagrin ; mais à cette époque de la vie les

sentiments sont trop mobiles pour qu'on puisse pleurer longtemps. Les rires sont bien près des larmes : Lucile et Angèle en furent un exemple. Quinze jours étaient à peine écoulés, que déjà le souvenir de celui qui avait cessé de vivre en prononçant leurs noms commençait à s'effacer de leur mémoire.

Il n'en était pas de même de Mme Duverger, leur mère. Pauline du Karrat, dernier rejeton d'une ancienne famille de Bretagne, s'était mariée fort jeune à M. Duverger. Orpheline dès son bas âge, elle était restée sous la tutelle d'une vieille tante. Gâtée à l'excès, elle avait contracté tous les défauts que donne une mauvaise éducation. Elle n'avait point appris à se rendre maîtresse de ses sentiments, à leur imposer de justes bornes. La mort de son mari, qu'elle avait aimé avec une tendresse extrême, la trouva sans force pour supporter un coup aussi affreux. Les consolations que donne la religion lui manquaient : c'est pourtant au moment où le malheur accable qu'on en ressent l'efficacité. Heureux celui qui cherche dans la prière un adoucissement à ses peines !

Mme Duverger n'était malheureusement pas du nombre de ces pieuses personnes qui bénissent tous les jours la main de Celui qui répand sur la terre et les biens et les maux. Son caractère était futile et sans énergie. Elle avait souvent entendu vanter sa beauté, et elle en tirait tant d'orgueil,

qu'elle n'inspirait que de la pitié et du mépris à ceux qui la fréquentaient.

C'était à cette mère qu'allait être confié l'avenir de deux jeunes enfants ; c'était là le guide qui devait conduire Lucile et Angèle dans le chemin tortueux de la vie. Pauvres petites ! Si Dieu n'a pitié de vous, je vous plains ! Comment apprendrez-vous à éviter les écueils qui se trouveront sur votre route? Qui vous formera pour cette autre patrie qui nous est promise ?

Lucile et Angèle avaient de charmantes figures. Leur esprit, pour leur âge, était vif et pénétrant. Il y avait en elles ce qui, plus tard, devait en faire des épouses dévouées, des mères de famille éclairées et des amies fidèles ; mais il eût fallu pour cela qu'elles eussent été confiées à un mentor plus sage que leur mère. A cette époque, Lucile avait neuf ans, Angèle en avait huit : il était donc nécessaire de s'occuper de leur éducation. J'entends par éducation, non ces talents futiles, ces riens que la plupart des mères enseignent à leurs filles, dans l'espoir de les faire briller aux yeux de leurs connaissances, mais apprendre à se vaincre soi-même, faire trouver le bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs : voilà des principes d'éducation avec lesquels on ne pourra s'éloigner longtemps de la vertu, et qui aideront toujours à supporter les peines de la vie.

On a dit avant moi : Il faut traiter les enfants

comme des enfants, leur faire un jeu des choses utiles, simplifier ce qu'on leur enseigne et ne leur enseigner que ce qu'ils peuvent concevoir; c'est une règle de conduite de laquelle on s'écarte malheureusement trop souvent.

Aujourd'hui, à dix ans, les petites filles veulent avoir l'air de petites femmes. Elles méprisent les jeux de leur âge. Les pauvres enfants ne savent pas combien elles se rendent ridicules par leurs prétentions !

Mme Duverger résolut d'aller passer les premiers mois de son veuvage chez la sœur de son mari.

Mme de Courville, veuve aussi, vivait dans sa terre, située dans une partie pittoresque de la basse Bretagne. Sa vie entière était consacrée à des actes de bienfaisance. Les pauvres étaient ses meilleurs amis. Si quelqu'un venait à être frappé par le malheur, il était sûr de trouver près d'elle des consolations et des secours.

Mme de Courville était l'ange tutélaire des paysans qui l'entouraient. Tous bénissaient son nom ; c'était le premier que les enfants apprenaient à bégayer. Comme cet empereur romain, elle pouvait dire chaque soir : « Je n'ai pas perdu ma journée ; » car elle employait tout son temps à faire le bien. Son immense fortune lui permettait de suivre les impulsions de son noble cœur.

Depuis la mort de son frère, elle avait invité plusieurs fois sa belle-sœur à la venir voir; Mme Du-

verger s'y décida enfin. Un beau jour d'automne, elle partit avec ses filles, toutes joyeuses de ce voyage.

La terre de Mme de Courville était située sur les bords de l'immense Océan. Deux fois chaque jour les flots de la mer venaient baigner les murs de son parc.

Le château était une ancienne habitation féodale. Ses tours, ses créneaux ajoutaient à la majesté du coup d'œil. Mme de Courville n'avait rien voulu changer à cette demeure, qui depuis longtemps appartenait aux ancêtres de son mari. Elle avait respecté cet édifice des temps reculés et s'était contentée d'en renouveler l'ameublement et les tentures, qui commençaient à se ressentir de leur longévité.

Par une belle soirée d'octobre, Mme Duverger et sa jeune famille arrivèrent dans cette superbe habitation. Le soleil couchant frappait de ses derniers rayons les vitraux du château, qu'il colorait des plus brillantes couleurs; le sourd murmure des vagues remplissait l'âme d'un saint respect; la vue de l'Océan, cette grande œuvre du Créateur, attestait la puissance d'un Dieu souverain; le chant des oiseaux, le bêlement des moutons, le mugissement des bœufs, la voix des bergers ôtaient à cette scène ce qu'elle aurait eu de trop mélancolique. A la vue de ce magnifique spectacle, Mme Duverger se sentit émue. Que la nature est

belle à cette heure du jour où le crépuscule vient, de sa pâle lumière, remplacer l'éclat d'un soleil brillant, à l'instant où la lune, ce flambeau de la nuit, commence à se montrer à nos yeux! Oh! c'est alors que le cœur est rempli d'amour pour le bon Dieu qui a créé ces sublimes merveilles!

Mme de Courville reçut sa belle-sœur et ses nièces avec plaisir et cordialité. Elle reporta sur les enfants de son frère toute la tendresse qu'elle avait eue pour ce premier ami de ses jeunes années.

Mme de Courville connaissait peu sa belle-sœur : depuis son veuvage, elle vivait retirée du monde. Elle savait que Mme Duverger avait été bien jeune livrée à elle-même; cependant elle fut surprise de la frivolité de ses goûts et de son peu d'aptitude aux occupations sérieuses. La manière dont ses nièces étaient élevées l'affligea. Elle craignit les conséquences d'une semblable éducation.

A leur âge, Lucile et Angèle savaient à peine lire; elles n'avaient encore reçu aucun principe de religion; leur caractère commençait à se ressentir de l'aveugle tendresse de leur mère. Si les domestiques refusaient de céder à leurs caprices, elles pleuraient, et Mme Duverger accablait de reproches ceux qui faisaient couler les larmes de ses filles.

Dans les premiers temps de son séjour en Bretagne, Mme de Courville voulut éclairer sa belle-sœur sur les travers d'une pareille éducation; elle

voulut lui en faire connaître les tristes résultats ; mais, voyant qu'elle n'en était pas comprise, elle s'abstint de l'en entretenir davantage. Cependant elle prit, dans l'intérêt de ses nièces, la détermination de faire tous ses efforts pour les garder avec elle.

Six mois se passèrent sans qu'elle parlât de son projet. Mme Duverger songeait à son retour à Paris, lorsqu'un soir, toutes deux assises près du feu, Mme de Courville se plaignit de la solitude dans laquelle elle allait se trouver après le départ de sa famille.

— Vous devriez, Pauline, me laisser vos enfants, dit-elle ; vous retournez dans la capitale, où les distractions ne vous manqueront pas ; pour moi, qui suis isolée du monde, Lucile et Angèle égayeraient ma solitude.

— Vous laisser mes enfants, dites-vous ; mais, ma sœur, vous n'y pensez pas ! Pourrais-je jamais me résoudre à faire un pareil sacrifice !

— Du moins, confiez-moi Angèle ; elle est ma filleule, je désire l'élever ; à cette condition, je lui lègue ma fortune. Si vous refusez de consentir à cette proposition, j'adopterai un enfant qui me sera étranger....

Mme Duverger n'était point avare. Cependant, dans l'intérêt de sa fille, elle adhéra à la demande de sa belle sœur.

Peu de jours après cette conversation, Mme Du-

verger partit. Pendant plusieurs jours, Angèle fut triste et soucieuse. Mme de Courville ne chercha pas à la consoler, persuadée qu'à l'âge de sa nièce la douleur est de peu de durée. Bientôt, en effet, l'enfant eut repris sa gaieté. Du matin au soir, elle courait dans les jardins. Il n'était nullement question d'étude, ce qui lui plaisait beaucoup. Mme de Courville voulait l'amener à rougir de son ignorance; elle savait que la contrainte produit le dégoût; elle voulait donc la mettre dans la nécessité de désirer des leçons.

Un matin, Angèle descendit au salon et y trouva une petite villageoise qui attendait Mme de Courville.

En voyant entrer Mlle Duverger, la jeune paysanne lui fit sa plus belle révérence. Angèle la regarda sans lui rien dire. Habituée à ne parler qu'à des enfants vêtus comme elle, elle croyait que le mérite consistait dans des vêtements plus ou moins beaux. Elle ne savait pas que souvent sous une robe de bure bat un cœur généreux et capable des plus nobles actions. Comment l'aurait-elle su? La pauvre enfant n'avait jamais entendu parler des malheureux qu'avec mépris.

Au moment où Mme de Courville rejoignit sa nièce, elle s'aperçut facilement de l'air hautain avec lequel Angèle regardait la petite paysanne.

— Pourquoi n'as-tu pas joué avec Marie, en m'attendant? lui dit-elle.

— Elle a des habits trop grossiers, répondit l'orgueilleuse enfant avec dédain. Elle m'eût salie, si je me fusse approchée d'elle.

— Alors, reprit Mme de Courville sans avoir l'air de s'apercevoir de la rougeur qui couvrait le front de Marie, tu peux déjeuner seule dans ta chambre; car ma jeune amie va prendre ce repas avec moi.

Sans attendre de réponse, Mme de Courville s'avança vers la petite villageoise, l'assit sur ses genoux et l'interrogea sur la santé de sa mère et de son jeune frère Paul.

Le cœur d'Angèle était bon; il lui reprocha les dures paroles qu'elle venait de prononcer. D'ailleurs, elle sentit que sa tante, dont elle commençait à redouter le jugement, en avait été fâchée. Honteuse de s'être oubliée devant une enfant qu'elle croyait tant au-dessous d'elle, elle résolut de lui apprendre que, si parfois elle se rendait coupable, elle savait du moins réparer ses torts.

Angèle s'approcha donc de Mme de Courville.

— Voulez-vous jouer avec moi? dit-elle d'une voix timide en s'adressant à la jeune paysanne. j'ai de jolis joujoux que je vais vous montrer.

Marie accepta cette proposition avec empressement. Bientôt elles furent les meilleures amies du monde.

Dès que Marie eut quitté le château, Mme de Courville proposa une promenade à sa nièce. An-

gèle courut promptement prendre son chapeau et vint avec joie rejoindre sa tante.

Le temps était magnifique; un soleil brillant dardait ses rayons sur les champs couverts de riches moissons ; la mer, unie comme une glace, reflétait un ciel pur et sans nuages; les oiseaux, par leur douce mélodie, charmaient l'oreille ; de nombreux troupeaux paissaient dans de riantes prairies. Cet endroit était enchanteur. Mme de Courville, ne se lassant pas d'admirer ce spectacle, s'assit sur un banc rustique que les paysans avaient placé à l'ombre d'un chêne touffu. Ils savaient que leur bonne maîtresse aimait à se promener dans ces lieux, où la végétation était admirable. Ils avaient voulu qu'elle pût s'y reposer à l'aise. Mme de Courville affectionnait cet endroit, qui lui rappelait la prévenance des heureux qu'elle avait faits.

— Maintenant que nous sommes seules, dit Mme de Courville à sa nièce, je veux t'apprendre une belle action de la jeune Marie. Tu verras que ce n'est pas sans raison que je l'aime. Tu admireras toi-même son dévouement filial, et je suis sûre que tu oublieras pour toujours que ses vêtements sont moins riches que les tiens.

— O ma tante ! répondit Angèle avec confusion, je vous en prie, ne me rappelez pas ma sottise : j'ai trop à en rougir !

— Bien, mon enfant, reprit Mme de Courville en embrassant sa nièce avec tendresse, bien. On est

tout près de se corriger quand on s'avoue à soi-même qu'on a eu des torts ; écoute-moi donc.

Angèle vint s'asseoir aux pieds de sa tante, qui commença ainsi :

— Il y a deux ans, je fis une maladie grave qui m'obligea pendant tout l'hiver à garder ma chambre. Je ne pus, comme à l'ordinaire, visiter mes bons paysans et veiller à leurs nombreux besoins, durant le temps des frimas. Depuis ma réclusion, une pauvre famille était venue habiter une chaumière délaissée. Une mère et deux jeunes enfants étaient à peine abrités par un toit qui menaçait à chaque instant de les écraser sous ses débris. Mathurine Dulac était veuve, sans autre ressource pour vivre que le travail de ses mains. Marie et Paul, ses deux enfants, étaient à peine couverts par de mauvais haillons. Leur misère faisait pitié. Les villageois cherchèrent à adoucir leur triste situation, autant que leurs moyens le leur permirent. Mais que pouvaient des gens qui eux-mêmes n'auraient pas été à l'abri de l'infortune si je ne les eusse moi-même secourus ? Vers la fin de l'hiver, Mathurine, succombant aux privations de toutes sortes, tomba malade. Ce fut alors que Marie montra jusqu'où peut aller le dévouement filial dans un âge si tendre. Elle devint le soutien de son frère, plus jeune qu'elle de deux ans, et trouva dans son cœur la force qui lui était nécessaire pour soigner sa pauvre mère. Ne pouvant encore travailler,

elle allait quêter chez les villageois de quoi soulager les besoins de la malade. Tous s'empressaient de lui donner. C'est à cette époque que je la connus. Un jour que j'étais couchée sur un sopha, attendant avec impatience le retour de mes forces, on vint m'avertir qu'une jeune enfant insistait pour me parler. J'ordonnai qu'on la fît entrer. Je fus émue de pitié en la voyant : son pâle et maigre visage, sa voix faible attestaient que souvent elle avait souffert de la faim. Je lui demandai ce qu'elle voulait ; elle rougit d'abord sans me répondre; puis, se jetant à genoux, les mains jointes, les yeux levés vers moi avec une expression suppliante, elle me dit : « O Madame ! sauvez ma mère ! On m'a assuré que vous le pouvez. » Je la relevai doucement. « Qui est votre mère ? » demandai-je. L'enfant ne répondit pas à ma question. « Ma mère, reprit-elle, ma mère va mourir, si vous ne venez promptement à son secours. » Je ne pus obtenir d'autres éclaircissements : la pauvre petite s'évanouit dans mes bras. Je sonnai ; des soins lui furent prodigués, et elle fut bientôt rappelée à la vie. Je l'interrogeai alors sur la cause de la faiblesse qu'elle venait d'avoir. J'appris qu'il y avait plus de douze heures qu'elle n'avait mangé. Marie avait voulu conserver pour sa mère et son frère les aliments qu'on lui avait donnés la veille. A son âge, elle avait eu le courage de combattre le besoin. Tu dois penser qu'elle ne fut plus mise à d'aussi cruelles épreuves.

Je fis restaurer et meubler la chaumière de la bonne Mathurine. Une nourriture fortifiante lui eut bientôt rendu la santé. Je plaçai Paul et Marie dans deux écoles que j'ai fondées, et ils sont devenus l'exemple des enfants qui y sont admis.

— O ma tante ! que le cœur de Marie est bien meilleur que le mien ! dit Angèle avec émotion. Que je voudrais lui ressembler ! Je voudrais bien aussi savoir ce que c'est qu'une école.

Mme de Courville lui promit de l'y conduire le lendemain.

Pendant leur retour au château, Angèle ne cessait de parler de Marie avec admiration.

Sa tante vit avec plaisir que le récit qu'elle venait de lui faire avait touché son âme.

Dès le matin du jour suivant, Angèle rappela à Mme de Courville la promesse qu'elle lui avait faite la veille. Sa tante ne l'avait point oubliée. Toutes les deux se dirigèrent vers l'école des jeunes filles du village. Non loin du château avait été construit un vaste bâtiment. Tout près, un verger permettait aux enfants de s'ébattre sous l'ombrage des arbres qu'on y avait plantés. Les classes étaient vastes et aérées.

Au moment où Mme de Courville et sa nièce entrèrent, une soixantaine de jeunes filles étaient là, toutes occupées à différents ouvrages de couture.

A la vue de leur bienfaitrice, leurs visages

6.

exprimèrent une douce joie. Mme de Courville s'avança vers la maîtresse de l'école, la salua avec affection et s'informa avec sollicitude de la conduite de ses élèves.

Mme Hébert (ainsi se nommait la directrice de cet établissement) en rendit un bon témoignage. Une seule cependant mérita d'être mal notée : elle n'avait pas appris sa leçon et n'avait aucune bonne raison à donner qui pût faire excuser cette négligence. Elle était, pour cette faute, séparée de ses compagnes. Mme de Courville s'approcha d'elle et lui demanda avec bonté si maintenant elle savait ce qu'on lui avait donné à apprendre.

— Oui, Madame, répondit la jeune coupable en baissant la tête pour cacher sa confusion.

— Mademoiselle veut-elle prendre la peine de la faire réciter ? dit Mme Hébert en s'adressant à Angèle et en lui présentant le livre.

La pauvre petite rougit de honte d'avouer qu'elle savait trop peu lire. Mme Hébert, étonnée s'excusa.

A cet aveu d'Angèle, qui n'osait quitter la main de sa tante, toutes les élèves la regardèrent. Il leur semblait extraordinaire qu'une demoiselle ne sût pas lire à l'âge que Mlle Duverger paraissait avoir.

Angèle sentait maintenant combien l'ignorance humilie. Aussi, dès qu'elle fut sortie de l'école, elle pria Mme de Courville de vouloir bien lui donner des leçons. C'était précisément la demande que sa tante attendait depui longtemps ; elle se rendit

avec plaisir aux supplications d'Angèle, qui, remplie d'intelligence autant que d'amour-propre, eut bientôt réparé le temps qu'elle avait perdu.

Angèle trouva dans Mme de Courville un guide éclairé qui sut lui rendre l'étude facile. De jour en jour elle devint plus digne de ses soins.

Laissons-la donc ; nous sommes sûrs maintenant qu'elle est dans la route du progrès, qu'elle ne s'en écartera pas, et que toujours elle avancera vers la perfection à laquelle doivent tendre toutes nos actions.

Revenons à Mme Duverger et à Lucile, que nous avons oubliées trop longtemps.

De retour à Paris, Mme Duverger ne voulut pas habiter son vaste hôtel pendant la durée de son deuil. Elle loua une maison de campagne près de Saint-Denis et alla s'y fixer avec sa fille.

Les arts d'agrément furent enseignés à Lucile avec le plus grand soin. Tout ce qui devait la faire briller dans le monde devint l'objet d'une attention spéciale. A douze ans, Lucile pinçait la harpe assez bien pour se faire remarquer ; elle dansait avec élégance ; sa voix avait acquis, par l'étude, une étendue qui lui permettait de chanter des morceaux difficiles ; mais elle ignorait les parties les plus essentielles d'une bonne éducation. Habituée à voir sa mère aller au-devant de tous ses désirs, elle ne savait pas ce que c'était qu'une privation ; jamais personne n'avait parlé à son cœur ; il restait tou-

jours muet à la vue de l'infortune. L'orgueil avait détruit en elle jusqu'au germe des moindres qualités. Adulée pour sa fortune et sa beauté, Lucile croyait vraiment que le bonheur suivrait toujours ses pas. La pauvre enfant ne songeait point à amasser, dans sa jeunesse, de précieuses semences pour son âge mûr; elle ne se ménageait pas, pour la vieillesse, les souvenirs agréables que laissent toujours les bonnes actions.

Que le malheur arrive, Lucile sera sans force pour le supporter : son âme n'a pas acquis par de pieuses lectures l'énergie nécessaire pour ne pas se laisser abattre par l'infortune; elle succombera au premier choc.

O madame Duverger, quel est votre aveuglement! Vous voulez que votre fille soit heureuse, et vous l'élevez de manière à la rendre un jour misérable! Ne sentez-vous pas le vide que vous éprouvez déjà vous-même, maintenant que votre jeunesse est passée? Regardez autour de vous; hélas! vous n'y verrez que des gens qui, voulant profiter de votre engouement pour le monde, vous aident à dissiper la fortune que votre mari avait acquise par vingt années d'un travail laborieux! Les gens sensés vous plaindront, mais ne vous approcheront pas!

Mme Duverger, ennuyée du séjour de Saint-Denis, revint à Paris.

A seize ans, sa fille fit son entrée dans le monde.

L'hôtel Duverger devint alors le théâtre des fêtes les plus brillantes. Entraînée par les plaisirs, Lucile aurait presque oublié qu'elle avait une sœur, si Angèle ne lui eût pas écrit souvent.

Dans la société, Lucile fit la connaissance d'un jeune homme de l'extérieur le plus agréable. M. de Merville possédait tout ce qui devait plaire à un caractère comme celui de Lucile : une jolie figure, une taille élégante, une voix harmonieuse, des manières distinguées devaient nécessairement séduire celle qui n'avait appris à juger les hommes que sur les apparences. Combien de fois pourtant elles sont trompeuses !

M. de Merville brillait dans le monde, mais personne ne savait d'où lui venait l'argent qu'il employait à des désirs dispendieux. On ne lui connaissait aucun bien. Ce fut à ce jeune homme que Mme Duverger confia l'avenir de sa fille. A dix-huit ans, Lucile devint Mme de Merville. Pour célébrer son mariage, les fêtes se succédèrent sans interruption. Aucune fortune ne pourrait résister à de semblables dépenses.

Bientôt les deux époux furent obligés de vendre une terre pour satisfaire de nombreux créanciers. Ce premier pas vers leur ruine ne changea rien à leurs habitudes. Ils continuèrent à recevoir comme par le passé. Aussi leur immense fortune ne tarda-t-elle pas à être entièrement dissipée.

M. de Merville, qui avait eu la gestion des biens

de sa belle-mère et de sa femme, eut soin de leur cacher ce malheur. Il avait su se faire donner adroitement les pouvoirs nécessaires pour vendre toutes leurs propriétés. Mme Duverger, qui n'avait pas quitté sa fille, vivait dans une trompeuse sécurité.

Un matin qu'elle était avec Lucile, elle entendit un bruit inaccoutumé dans l'hôtel. Elle sonna pour en connaître les motifs. Un domestique vint, d'un air effaré, lui apprendre que des gendarmes demandaient son gendre.

— Des gendarmes! dirent-elles effrayées. Que veulent-ils?

Elles allèrent s'en informer près d'eux. Hélas! ce n'était que trop vrai. Ils avaient ordre d'arrêter M. de Merville, accusé d'escroquerie.

Mme Duverger et sa fille furent atterrées; elles supplièrent, mais en vain. Il fallut que les gendarmes exécutassent leur mandat.

M. de Merville, à son retour à l'hôtel, fut arrêté et conduit en prison.

A peine deux heures s'étaient écoulées depuis cette arrestation, qu'un huissier, accompagné de ses recors, se présenta et prévint Mme Duverger que sa demeure ne lui appartenait plus, qu'elle devait la quitter, ainsi que sa fille.

Qui pourrait exprimer le désespoir de ces deux infortunées? Hier encore elles vivaient au sein de l'opulence; aujourd'hui elles n'ont pas un toit pour abriter leurs têtes, pas un ami pour partager leurs

peines, personne pour les plaindre! Oh! comme elles expient cruellement leur coupable conduite! Où sont-ils ceux qui les accablaient de fades compliments? Viendront-ils leur tendre la main, pour les aider à marcher avec courage dans le chemin de l'adversité? Les lâches! ils s'en garderont bien! Que Mme Duverger et Lucile en rencontrent quelques-uns dans la rue, et vous verrez qu'ils feindront de ne pas les voir!

Mariette, femme de chambre de Mme Duverger, et qui lui était dévouée, fit promptement un paquet des effets qu'elle crut indispensables à ses maîtresses. Elle leur proposa de les conduire chez sa mère, qui se trouverait heureuse, disait-elle, de pouvoir leur offrir une chambre. Mme Duverger et Lucile acceptèrent avec reconnaissance cette offre. Elles étaient elles-mêmes incapables de prendre une détermination.

Le lendemain, Mariette accompagna ses maîtresses dans la visite qu'elles firent à M. de Merville. Lucile trouva son mari malade. Il lui avoua, ainsi qu'à sa belle-mère, qu'il était coupable du fait dont on l'accusait, et qu'elles ne possédaient plus rien. Mme Duverger n'eut pas la force de lui adresser des reproches. Elle pleura avec lui leur commune infortune.

De jour en jour la maladie de M. de Merville fit des progrès. Lucile obtint la permission de lui donner ses soins. Bientôt il ne resta plus d'espé-

rance de lui conserver la vie. L'aumônier de la prison offrit à M. de Merville les secours de la religion, et, par ses paroles consolantes, par l'assurance qu'il lui donna de la clémence d'un Dieu de miséricorde, ce pieux ecclésiastique parvint à calmer les remords qui troublaient la conscience du coupable.

M. de Merville mourut avant qu'un jugement eût flétri son nom.

Dans ses derniers instants, il pleura sur l'avenir de sa femme. Il la pria de lui pardonner sa ruine.

— O Lucile! lui dit-il, j'ai foi dans la miséricorde de mon Dieu. Je meurs avec cette croyance. Que ma mort vous soit profitable! N'oubliez pas que c'est dans la religion qu'on trouve de la force. Heureux ceux qui, par une vie innocente, anticipent sur le bonheur futur qui nous est promis! Adieu, Lucile! Je meurs en bénissant la main qui me frappe. Je vais prier un Dieu bon d'avoir pitié de vous. Joignez vos prières aux miennes.

Ce furent les dernières paroles de M. de Merville. Lucile l'écoutait encore, que déjà son âme avait quitté les liens qui la retenaient à la terre et avait volé vers son Créateur.

Élevée par Mme de Courville, Angèle avait acquis des vertus qui la faisaient chérir, des talents qui la faisaient admirer. Dès qu'elle le put, elle remplaça sa tante dans la surveillance des écoles et de l'hôpital fondé pour les vieillards infirmes et les voya-

geurs. Mlle Duverger faisait le bonheur de Mme de Courville, qui, chaque jour, remerciait Dieu d'avoir répandu tant de douceur sur sa vie.

Non loin de sa terre était située celle de M. Durosier, vieillard septuagénaire. Achille, son fils, lui consacrait tous les instants de son existence. Désirant se rendre utile à ses semblables, Achille avait étudié la médecine et s'était fait recevoir docteur. Tous les paysans étaient soignés par lui sans qu'il leur en coûtât rien. Dans ses exercices de bienfaisance, Achille eut souvent occasion de voir Angèle. Il l'aima et supplia son père de demander sa main. M. Durosier, heureux de ce choix, adhéra promptement au désir de son fils, et Mlle Duverger ne tarda pas à devenir sa fille.

Le jour de son mariage fut un jour de fête pour tous les villageois. Les chaumières étaient pavoisées de fleurs en signe de réjouissance. Sur tous les visages brillait la joie la plus vive. Les jeunes filles vinrent offrir à Angèle une couronne de roses blanches qu'elles avaient faite elles-mêmes. Les garçons lui exprimèrent leurs vœux pour son bonheur, et les vieillards prièrent Dieu de bénir l'union de leurs bienfaiteurs!

M. Durosier père vint habiter le château de Mme de Courville; il ne voulait pas se séparer de ses enfants.

Un soir que tous les quatre se trouvaient réunis sous un berceau de chèvrefeuille, l'âme pieuse-

ment recueillie dans le silence de la nature, à cette heure du jour, le roulement d'une voiture attira leur attention. Mme de Courville et Angèle allèrent voir quels étaient les arrivants.

Dès qu'elles les eurent aperçus, un cri d'étonnement échappa à Mme de Courville : c'étaient sa belle-sœur et sa nièce, toutes deux tellement changées qu'elle put à peine les reconnaître.

Angèle se jeta dans les bras de sa mère; mais il lui fallut bientôt s'en arracher pour donner des soins à sa sœur, dont l'état de faiblesse était alarmant. Les secours d'Achille devinrent nécessaires. On transporta la malade dans une chambre, où des soins lui furent prodigués; mais de semblables accidents se répétèrent les jours suivants. La pauvre Lucile était devenue poitrinaire. Elle se voyait mourir à vingt ans.

Angèle se dévoua pour elle : jour et nuit elle veillait à ses côtés.

L'automne était venu. Les arbres commençaient à se dépouiller de leurs feuilles.

Un soir la malade désira respirer l'air du jardin. On l'y transporta. Le soleil commençait à se perdre dans le vaste Océan, dont les vagues mugissantes annonçaient un prochain orage.

Lucile était entourée de sa mère, de sa sœur et de sa tante. Achille et son père étaient là aussi. La malade les regardait tous avec un doux sourire.

— Je suis mieux, leur disait-elle, je suis mieux ici.

Soudain un oiseau vint voler au-dessus de sa tête. Elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il fût se cacher derrière les montagnes qui bornaient l'horizon.

— De même, dit-elle avec tristesse, j'aurai passé sur cette terre. Un instant j'aurai vécu, et je ne laisserai d'autres traces de mon pèlerinage ici-bas que dans le cœur des miens. Personne ne pourra dire : « Elle a fait une bonne action. » C'est triste de ne pas même laisser un doux souvenir après soi.

Voyant que Mme Duverger pleurait :

— Pardonnez-moi, lui dit-elle en lui tendant la main ; je ne veux pas vous faire de reproches. Pauvre mère ! vous aussi vous avez souffert.

Sa poitrine commençait à être oppressée. Angèle la pria de rentrer.

— Non, dit-elle, laisse-moi admirer encore le beau ciel qui couvre nos têtes, laisse-moi une fois encore voir se cacher à nos yeux cet astre brillant qui donne la vie à tout. Trop tôt sa douce chaleur sera impuissante pour réchauffer mes membres glacés par le froid de la mort... Que le ramage des oiseaux a d'harmonie ! reprit-elle après un instant de silence : et j'ai pu être fière de ma voix ! Combien j'étais aveugle alors ! Oh ! si je devais recom-

mencer ma vie!... Ma vie! à quoi s'est-elle écoulée? Ai-je une seule fois songé à l'instant terrible où je devrais quitter la terre? Ai-je une seule fois pensé qu'il faudrait finir un jour? Et ce jour est arrivé pour moi, pour moi qui n'ai que vingt ans!

La fraîcheur commençait à se faire sentir. Les feuilles tombaient, chassées par un vent du nord. Lucile cependant persistait à rester au jardin. Depuis un instant elle fixait avec inquiétude un arbre non loin d'elle, presque entièrement dépouillé de son feuillage. On eût dit qu'elle croyait son existence attachée au sort de ses dernières feuilles. Bientôt un coup de vent vint les en détacher. A cette vue, Lucile pâlit, ses lèvres se décolorèrent.

— Adieu! dit-elle, vous tous qui m'aimez. Angèle, prends soin de notre mère.

Son pouls cessa de battre. Sa tête retomba en arrière : elle n'était plus!

Mme Duverger, qui se reprochait le malheur de sa fille, et dont la santé était déjà altérée, ne put lui survivre : trois mois après ce dernier malheur, elle avait rejoint Lucile.

Angèle ne quitta pas le chevet du lit de sa mère pendant sa courte et douloureuse maladie. Elle eut du moins la consolation d'adoucir ses derniers instants.

Longtemps le souvenir de celles qu'elle avait tendrement aimées répandit sur sa vie un voile

sombre de mélancolie. Mais enfin, comme toujours, le temps eut son effet accoutumé.

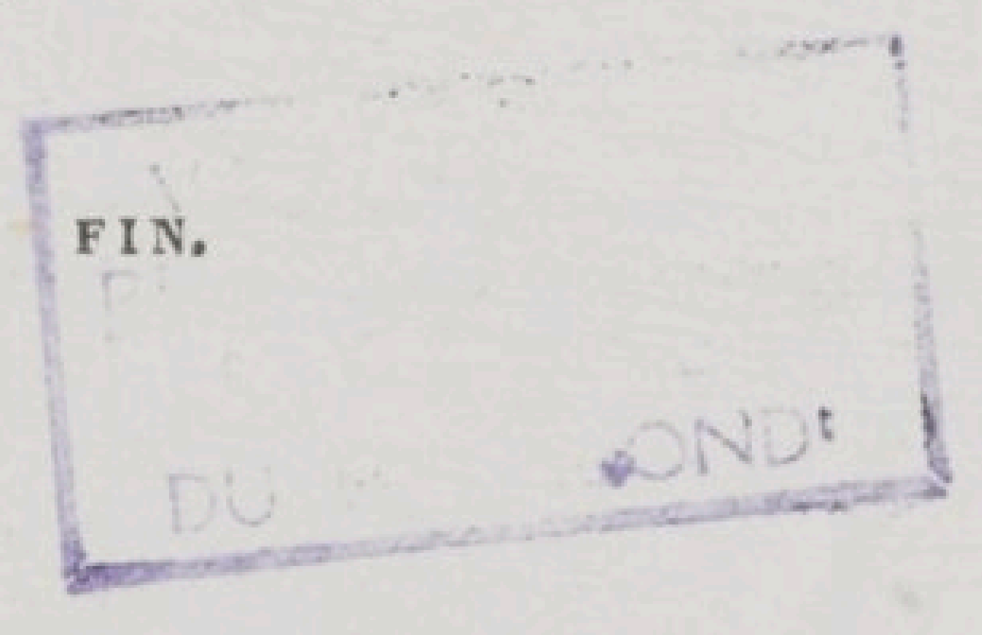
Angèle continua de faire le bonheur de sa tante et de son mari. Des enfants vinrent resserrer ces liens. Ils promettent de la récompenser de ses soins par leurs vertus.

Lucile nous offre les résultats certains d'une mauvaise éducation. Heureux encore quand elle ne conduit pas au vice !

Mlle Duverger, après avoir contribué à son malheur, ne trouva pas la force de le supporter. Elle ne chercha pas à se relever d'une position avilissante, en acquérant les vertus qu'elle avait négligé de pratiquer jusqu'alors. Elle se laissa abattre par le chagrin, jusqu'à ce que la maladie vînt détruire les sources de son existence. Elle mourut à vingt ans, après avoir donné au monde un triste exemple du mal que l'amour des plaisirs entraîne après lui. Plaignons-la : Lucile manquait d'un guide éclairé pour la bien conduire.

Angèle, au contraire, avec la sévère éducation qu'elle a reçue, sera, dans toutes les positions de la vie, un modèle à suivre. Heureuses les jeunes personnes qui peuvent recevoir les leçons et les conseils de femmes telles que Mme de Courville ! Elles deviendront la joie et la gloire de leur mère.

FIN.



TABLE

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — Imp. de PILLET FILS AÎNÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

